

# Le Samedi

VOL. III.—NO 12

MONTREAL, 29 AOUT 1891

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

LA CHANTEUSE



I  
La pauvre enfant, des sanglots dans la voix,  
Mendiait : elle avait des larmes véritables ;  
Et d'un air humble et doux, joignant ses petits doigts,  
Elle courait après les âmes charitables.

IV  
Et quand elle arriva vers moi, tendant la main,  
Avec ses yeux mouillés et son air de détresse :  
" Non ! lui dis-je ; va-t'en ! et passe ton chemin !  
Je te suivais : il faut pour tromper, plus d'adresse.

II  
D'inutiles cheveux noirs chargeaient son front hâlé ;  
Ses talons étaient gris de poussière, et sa robe  
N'était qu'un vieux jupon à sa taille enroulé,  
Où la nudité maigre à peine se dérobe !

V  
" Tes parents t'ont montré cette douleur qui ment !  
Tu pleures maintenant : tu chantais tout à l'heure ! "  
L'enfant leva les yeux et me dit simplement :  
" C'est pour moi que je chante, et pour eux que je pleure. !

III  
Elle allait aux passants, les suivait pas à pas,  
Et disait, sans changer un mot, la même histoire :  
De celles qu'on écoute et que l'on ne croit pas,  
Car notre conscience aurait trop peur d'y croire !

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 AOÛT 1891.

## LE NUMÉRO D'ÉTÉ

Un accident survenu à nos presses a retardé la livraison de notre numéro d'été. Nous annonçons à nos lecteurs que ce numéro est maintenant en vente dans tous les dépôts. Le prix est de dix centins. Que ceux qui veulent se le procurer se hâtent, car le nombre d'exemplaires en est limité, et la vente se fait très rapidement.

## CHASSE-SPLEEN

La meilleure manière d'avoir une bonne photographie, c'est de garder l'original.

Il est bien discret, celui qui, dans une circonstance quelconque, ne parle ni trop ni trop peu.

Les oiseaux ont ceci de supérieur aux cantatrices, c'est qu'ils ne chantent jamais rien qui soit au-dessus de leurs forces.

En hiver, on a beau suivre un enterrement en tenant les cordons du poêle, ça n'empêche pas pour cela d'avoir froid aux pieds.

"Si je mets de l'eau dans le lait," disait un laitier, "ce n'est que pour le laver; je n'aime pas à servir du lait sale aux pratiques."

Je ne voudrais pas pour rien au monde engendrer chicane à un bottier ou à un gantier; car ces gens-là sont toujours portés aux extrêmes.

La différence entre un photographe amateur et un photographe de profession, c'est que le premier prend les personnes telles qu'elles sont et le second, telles qu'elles voudraient être.

L'amour de l'argent est si fort chez quelques uns, que beaucoup, après avoir soldé une créance, escortent celui qui a reçu l'argent jusque chez lui, afin de jouir plus longtemps du voisinage de leur bien perdu.

Sarah Bernhardt qui a eu une réception si grandiose en Australie, vient de changer la couleur de son teint et de ses cheveux. A Paris, Londres, New-York et Montréal, elle était blonde; à Sydney elle est brune.

La manière de porter ses lunettes fait beaucoup pour désigner un homme. Celui qui appuie ses verres sur le haut du nez, marchera droit devant lui; celui qui les porte en dessus de cette protubérance faciale sera enclin à marcher dans la noirceur. Une paire de lunettes bien portée, peut faire passer un homme pour philosophe, tandis que celui qui les mettra sur la bouche sera toujours considéré comme un fou.

## MOTS D'ENFANTS

*La mère.*—La semaine dernière, tu étais à la tête de ta classe, et ça me faisait bien plaisir; aujourd'hui, tu es le quinzième; qu'est-ce tu fais?

*Willie.*—Tous les petits garçons ont leur mère, et j'ai pensé qu'en donnant une chance à un autre, sa mère serait contente comme toi. Faut penser aux autres un peu! Seulement, je me suis trompé, quand je me suis arrangé pour être le second.

*L'oncle.*—Es-tu capable de me nommer les jours de la semaine?

*Pauline (6 ans).*—Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi.

*L'oncle.*—Ça ne fait rien que six, cela; quel jour ta maman va à l'église?

*Pauline.*—Quand papa lui achète un nouv. au chapeau.

*Tommié (6 hrs a. m.).*—N'est ce pas que ça en a de la chance une rivière?

*Dickie.*—Pourquoi?

*Tommié.*—Elle n'est pas obligé de sortir de son lit.

## ILLUSION D'OPTIQUE



*Conseil à nos lectrices.*—Règle générale, refusez de prendre soin du parapluie d'un autre; ça regarde mal.

## UNE MANIÈRE DE PLAIRE A TOUT LE MONDE

COMME QUESTION D'ACTUALITÉ

*Le président.*—Une note de monsieur Pied-léger, dont le cas est assez embarrassant, nous donne sa démission; devons-nous l'accepter ou non?

*Un membre zélé.*—Monsieur le président, je propose, puisque c'est le désir de notre ami, que nous acceptions sa démission, et qu'en même temps un vote de remerciements lui soit donné.

## MANQUE INFAME DE GALANTERIE

*Alphonse.*—J'ai vu une curieuse idole au Japon: C'est une déesse assise et se tenant le menton dans les mains.

*Hilaire.*—Crâne d'idée! Ça prouve l'extrême sagesse des Japonais.

*Alphonse.*—Comment cela?

*Hilaire.*—D'avoir songé à déifier la femme qui a pu se tenir le menton en repos.

## EN CE TEMPS-LA

En ce temps-là, joyeux gamins,  
Nous aimions par les grands chemins  
D'aller courir la prétentaine:  
De chercher, tout le long des prés,  
De coquelicots empourprés,  
Tout en chantant à perdre haleine.

En ce temps-là, tendres gamins,  
Délaissant bientôt les chemins,  
Nous nous éprimes de deux filles,  
Deux sœurs à l'aller dégourdi,  
Dont le regard coquin, hardi,  
Nous les faisait trouver gentilles.

En ce temps-là, quoique gamins,  
Nous voulions, loin des grands chemins,  
Avec elles cueillir la fraise!...  
Nous prenions des airs polissons,  
Nous croyant déjà grands garçons.  
(Elles avaient douze ans; nous treize!)

En ce temps-là, pauvres gamins,  
Nous revînmes par les chemins,  
Seuls, car nos jeunes amoureux  
N'acceptèrent pas nos serments  
Et nos petits cœurs aimants!  
Les cruelles!... les malheureuses!...

En ce temps-là, tristes gamins,  
Vint un jour où par les chemins  
Nous ne fîmes plus d'escapade:  
Il fallait quitter Biterris;  
C'est le cœur gros que je partis  
En regrettant, cher camarade!...

Il est déjà loin ce temps-là,  
Douze ans, oui, douze de cela...  
De ces deux belles ingénues  
As-tu gardé le souvenir  
Comme je l'ai fait?... Pour finir,  
Dis, que sont-elles devenues?...  
MIGNON.

## UNE RUDE VENGEANCE

*Grosel.*—L'infâme! il m'a ruiné dans tout: compromis mon nom; enlevé celle que j'adorais; mais, jour de jour! je suis vengé!

*Lustucru.*—Tonnerre! Que lui as-tu fait?

*Grosel.*—Je lui ai conseillé de passer l'été dans la même maison de campagne que j'avais l'an dernier, et il y va.

## UNE RESSEMBLANCE EXPLIQUÉE

*Personnage éminent.*—Pardon, monsieur; mais ne seriez-vous pas de parenté avec un monsieur Smith que j'ai rencontré à Paris l'an dernier?

*M. Smith.*—C'est moi-même, monsieur!

*Personnage éminent.*—Oh! je m'explique maintenant la ressemblance entre vous deux.

## DÉSAPPOINTEMENT GÉNÉRAL

*Vieux richard.*—Quand je vous ai donné ma fille en mariage, je ne supposais pas que j'aurais à vous faire vivre tous les deux.

*Jeune dude.*—Mais, c'est de votre faute? Pourquoi ne lui avez-vous pas donné de quoi vivre d'une manière indépendante?

## LA GÉNÈSE CORROBORÉE

Un jour de semaine:

*Alice.*—Cette place d'eau me rappelle ce que nous disait le professeur sur les âges primaires de la formation de la terre.

*Clara.*—Comment cela?

*Alice.*—On n'y voit pas de traces d'hommes.

## LE CHAMPION DES COLPORTEURS

*Colporteur.*—Voulez-vous acheter une poudre à nettoyer l'argenterie.

*La dame de la maison.*—Non, merci.

*Colporteur.*—Les gens d'en face me l'avaient dit que c'était inutile pour moi de venir, que vous n'avez pas d'argenterie.

*La dame.*—Donnez-m'en six boîtes.

## LE VALET DE MOLIERE

Molière était l'homme du monde qui se faisait le plus servir. Il fallait l'habiller comme un grand seigneur, et il n'aurait pas arrangé les plis de sa cravate. Il avait un valet, espèce de lourdaud, qui était chargé de ce soin. Un matin qu'il le chaussait à Chambord, il mit un de ses bas à l'envers : "Un tel, dit gravement Molière, ce bas est à l'envers." Aussitôt, ce valet le prend par le haut, et en dépouillant la jambe de son maître, met ce bas à l'endroit en le retirant du pied ; mais, comptant ce changement pour rien, il enfonce son bras droit dedans, et retourne pour chercher l'endroit et, l'envers revenu dessus, il rechausse Molière. "Un tel, lui dit-il froidement, ce bas est à l'envers." Le stupide domestique qui le voit avec surprise, reprend le bas, et fait le même exercice que la première fois ; et s'inaugurant avoir réparé son peu d'intelligence, et avoir donné sûrement à ce bas le sens où il devait être, il chausse son maître avec confiance, mais ce maudit envers se trouvant toujours dessus, la patience échappe à Molière : "Oh ! parbleu ! c'en est trop, dit-il, en lui donnant un coup de pied qui le fit tomber à la renverse. Ce maraud-là me chaussera éternellement à l'envers ! Ce ne sera jamais qu'un sot, quelque métier qu'il fasse." — "Vous êtes philosophe ! Vous êtes plutôt le diable," lui répond ce pauvre garçon, qui fut plus de vingt quatre heures à comprendre comment ce malheureux bas se trouvait toujours à l'envers.

## L'EMBARRAS D'UN COMPOSITEUR

Un matin que Halévy orchestrait sa partition des *Mousquetaires de la Reine*, il entend chanter dans la cour de sa maison, l'un des motifs de sa nouvelle partition.

Surpris d'abord, il l'assure que cet air est bien le sien, et, passant tout à coup de l'étonnement au désespoir : "Je suis perdu ! s'écrie-t-il. Je n'ai plus d'idées ! j'aurai cru de moi ce chant qui n'est plus qu'un souvenir, une reminiscence de quelque autre ouvrage... je ne compose plus... je copie !..."

Puis il se ravise, s'informe du chanteur dont la voix aigre vient de lui causer une telle émotion... C'est un peintre en bâtiments, lui répond-on, qui lave et reblanchit la maison.

## UN PETIT MALENTENDU



Juge de paix. — Encore ivre. Tom ?  
Tom. — Vrai ! Eh ! bien, mhoi aussii, jhugé ; mhoi aussii.

## MOINS DEUX



Hélène. — On me dit, professeur, que vous maîtrisez toutes les langues modernes ?  
Le professeur. — Moins deux, mademoiselle, celles de ma femme et de sa mère.

Il appelle le peintre et l'interroge en tremblant sur l'origine de l'air dont il accompagnait ses travaux : "Ma foi ! lui dit l'artiste en plein vent, j'ai retenu ça d'un opéra que l'on répétait à l'Opéra-Comique, pendant que nous restaurions la salle."

Cet opéra était celui qu'écrivait le maître. Je ne voudrais pas jurer que, dans sa joie, il n'ait pas embrassé l'artiste !

## DE PÈRE EN FILS

Un matelot regagnait gaiment son vaisseau, prêt à se mettre à la voile. Il fut arrêté par un passant, qui lui demanda la cause de sa joie.

— Je vais, monsieur, répondit-il, faire un nouveau voyage sur mer ; c'est mon élément et mon gagne-pain ; j'espère que celui-ci sera bon.

— Mais, dis-moi, je te prie, reprit le passant, où ton père est-il mort ?

— Dans un naufrage. Tout a péri corps et biens.

— Et ton grand-père ?

— Son vaisseau a coulé bas en pleine mer, personne n'a pu se sauver.

— Et comment, malheureux, après ces exemples, tu oses encore t'embarquer !

— A mon tour, monsieur, permettez-moi de vous faire quelques questions.

— Volontiers.

— Où votre père est-il mort ?

— Dans son lit.

— Et votre grand-père ?

— Eh ! parbleu, dans son lit aussi.

— Comment, monsieur, s'écria le marin, après ces exemples, vous osez tous les soirs vous coucher ?

## TEL EST SOUVENT PRIS QUI CROIT PRENDRE

Un voleur réussit un jour à pénétrer dans une chambre richement garnie, mais inoccupée. Après avoir fait l'inspection des objets qui pourraient lui être de quelque utilité, il s'empare d'un habillement complet qu'il se décide à changer pour le sien, sur le champ même. Mais dès qu'il est dans le costume primitif de notre grand-père Adam, des pas se font entendre près de l'appartement,

et notre homme n'a plus qu'à se cacher sous le lit, au moment même où la porte s'ouvre.

Après quelques minutes d'angoisses pour le voleur, cet insolent intrus s'en va, et l'autre tout en sueurs laisse sa cachette.

Mais bassesse des bassesses ! Le nouveau venu aussi était un voleur. Et il s'était emparé non seulement des objets de valeur, mais aussi des habits du pauvre malheureux qui s'en était dépouillé dans un tout autre but.

Le propriétaire qui se réveilla sur ces entre-faites n'en pouvait pas croire ses yeux.

## UNE ANNONCE CHINOISE

Les Chinois ont beaucoup d'originalité dans leurs annonces, comme dans tout ce qu'ils font, du reste. Voici la traduction d'une annonce faite par un fabricant d'encre :

"A la boutique Tac-Shing (florissante à l'extrême) — de la très bonne encre ; belle ! belle ! ancienne boutique ; mon arrière grand-père, mon grand-père, mon père et moi-même, avons fait cette encre ; bonne et épaisse, très épaisse ; choisie avec soin ; faite avec précaution. Cette encre est pesante ; l'or aussi l'est. L'œil du dragon étincelle et brille ; cette encre fait de même. Personne n'en fait de pareille. Les autres marchands qui font de l'encre ne la vendent que dans le but d'accumuler le vil métal, et vous volent, tandis que moi, c'est pour soutenir mon nom. Beaucoup de *A-kwantsaes* (messieurs) connaissant mon encre ; ma famille n'a jamais volé — elle a toujours eu un bon nom. Je fabrique de l'encre pour le "Fils du Ciel," et tous les mandarins de l'empire. De même que les rugissements du tigre se font entendre partout, ainsi s'étend la réputation du "chef-d'œuvre du dragon."

## BIEN CACHÉ

Dans un procès criminel au Texas, au mois dernier, le juré se composait entièrement de nègres. Après les plaidoiries, le juge dit aux douze individus de se retirer et de trouver le verdict.

Tout à coup on entend dans la salle d'audience, un bruit de coffres qui s'ouvrent, de chaises renversées, provenant de la chambre où sont assemblés les jurés. Quelques minutes encore, et ces douze apôtres reviennent devant le juge, disant qu'ils ont cherché partout, dans les tiroirs, derrière les portes, sous les tables, mais qu'ils sont certains que ce crapaud de verdict n'est pas dans la salle.

## LES DEUX LIONS DE LA PLACE D'EAU



Blasés des succès de l'hôtel, cherchant des émotions plus violentes.

## UN MOT DE TROP



*Invités sympathique.* — Vous voyez, voilà la pluie arrêtée. Au lieu de gâter votre *garden party*, elle n'en rend que les fleurs plus brillantes.  
*La dame de la maison.* — Oui, mais elle a empêché de venir les invités auxquels je tenais le plus.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

*Une profession de foi de Victor Hugo.* — M. E. Biré, dans un livre publié il y a quelques semaines, signale la lettre que Victor Hugo écrivit, le 20 mars 1848, aux électeurs appelés à nommer les membres de l'Assemblée nationale française. En voici quelques passages assez amusants :

"J'appartiens à mon pays, il peut disposer de moi..."

"J'ai écrit trente-deux volumes, j'ai fait jouer huit pièces de théâtre, parlé dix fois à la Chambre des pairs..."

"Mon nom et mes travaux ne sont peut-être pas absolument inconnus de mes concitoyens. Si mes concitoyens jugent à propos, dans leur liberté et leur souveraineté, de m'appeler à siéger, comme leur représentant, dans l'Assemblée qui va tenir en ses mains les destinées de la France et de l'Europe, j'accepterai avec recueillement cet austère mandat..."

"S'ils ne me désignent pas, je remercierai le ciel, comme ce Spartiate, qu'il se soit trouvé dans ma patrie neuf cents citoyens meilleurs que moi."

Aux élections du 23 avril, Victor Hugo ne fut pas élu. Il n'arriva à l'Assemblée nationale que lorsque de nouvelles élections eurent lieu à Paris le 4 juin.

## RAPPORT D'UN COMMANDANT DE POMPIERS AU SUJET D'UN INCENDIE

Monsieur le Préfet !

Hier la nuit étant venue comme d'habitude vers le soir, j'ont été me couché et me reposer dans le sein du sommeil, quand je fut réveillé en sursaut par un cri qui criait à feu. Devinant tout de suite qu'il s'agissait d'un incendie qui brûlait, je me suis levé et j'ai aspersé une fleur incendie du côté de la brasserie Pignoufman.

Où j'ai fait battre le rappel par les clairons de la commune et je me suis réuni avec mes hommes pour marcher à la rencontre du sinistre.

Arrivé sur les lieux j'ai senti le besoin de faire la pelle de chacun et j'ai vu que nous étions tous complets.

A ce moment les flammes dévoré le derrière de M. Pignoufman qui est toujours rempli de paille. Malheureusement, dans la précipitation de la rapidité nous avons oublié nos pompes et nous ont été obligé de prendre de l'eau avec les sots sur le conseil de M. le maire qui était dans la mare et

qui santé mauvais, ce qui m'a rendu malade, et quand il n'y a plus eu rien à brûlé, le feu a été éteint.

Alors j'ai allocutionné mes hommes en les remerciant pour le courage qu'ils ont montré en cette circonstance, car ce sont eux les femmes qui occupent la maison serez aujourd'hui des truites. Nous ont cependant à déplorer la mort d'un des nôtres, c'est le cochon à François qui a été écrasé sans qu'il aie pu dire comment.

Je certifie l'équidistance de ce rapport en foie de quoi je signon avec moi

BEAUDRACHART, commandant de Pont Peds.

Encore une grèves en perspective.

Celle des bourreaux Il paraît que M. Deibler et tous les exécuteurs de l'Europe vont se former en syndicat pour réclamer huit heures de travail par journée.

Retour de Suisse.

—Comment votre premier mouvement n'a-t-il pas été de vous précipiter au secours de votre ami, quand vous l'avez vu disparaître dans la crevasse ?

—Que voulez-vous ? J'avais justement sous la main mon appareil de photographie instantanée. Vous comprenez qu'il n'y avait pas à hésiter.

A la campagne :

Un promeneur voit un petit paysan occupé à cueillir des pêches.

—Pourrait-on prendre une ou deux pêches à cet arbre, mon ami ?

—Oh ! oui, tant qu'il vous plaira, monsieur.

Après avoir bien rempli ses poches et donné une pièce blanche :

—Merci, mon enfant ; votre père est sans doute le propriétaire de ce verger ?

—Ah ! mais non, pas de celui-ci... de l'autre à côté...

A l'école congréganiste :

Le maître interroge le jeune Grosbinet :

—Vous savez ce que c'est qu'un homicide ?

—Oui, monsieur.

—Quand y a-t-il homicide ?

—Quand on tue un homme.

—Et suicide ?

—Quand on tue un Suisse.

—Eh bien ! chère ami, votre paysanne de servante s'est elle mise au courant de la ville, depuis un mois qu'elle y est ?

—Oh ! tout à fait... Elle m'a demandé de l'augmentation ce matin !

Le baron Raoneau revient de Londres où il a passé quelques jours pour les fêtes de l'empereur.

—Tu ne m'as rien rapporté ? interroge la baronne.

—Si fait, ma chère amie, si fait ! Je t'ai rapporté, (tirant sa montre)... je t'ai rapporté, l'heure exacte de l'Observatoire de Greenwich... Il est 10 h 57 m. 33 s.

A table :

On sert de superbes reines-claude et on en donne deux à Arthur.

—Ah ! les bonnes prunes ! s'écrie-t-il, j'en veux encore.

—Mais, reprend maman, si tu en manges davantage, tu serais malade.

—Eh bien ! tant pis ; donne-m'en encore une et envoie chercher le médecin !

Mlle Lilli est allée voir jouer *Guillaume Tell*.

—T'es-tu bien amusée ?

—Oh ! oui, surtout quand Guillaume tue une pomme sur la tête de son fils.

## LES SURPRISES DU MARIAGE

*Noémie.* — N'est-ce pas que Loth a dû être très surpris, lorsqu'il s'est aperçu que sa femme était de sel ?

*Thomas.* — Pas plus que moi, lorsque j'ai vu que tu étais de poivre.

## UNE DÉCEPTION

*Darwin.* — Dites donc, je vous ai donné l'autre jour une piastre parce que votre enfant était mort et je l'ai rencontré hier dans le parc !

*Jasper.* — C'est vrai ; mais c'est incroyable comme cet enfant-là est décevant.

## QUI S'EN SERAIT DOUTÉ



*John Corn Beef.* — Ah ! vous aussi, vous avez eu la grippe ! Sale maladie ! Elle ne m'a pas lâché depuis l'hiver.

*Charles Aulouille.* — C'est comme moi. Je m'en suis débarrassé à vue d'œil.

## NOS CHÉRIS



(Une opinion qui se modifiera.)

Lolotte.—Envoie donc ! Ne crains pas, j'ai les mains grandes pour mon âge.

## LE CIRQUE DE GAVARNIE

POÈME INÉDIT DE VICTOR HUGO

Garvarnie !—un miracle ! un rêve !

Architectures

Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,  
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,  
Arches, temples qu'Aaron ou Moïse sacrerait,  
O champ clos de Tarquin où trois cent mille têtes  
Fourmillaient, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,  
Casbahs, at-meïdans, tour, kremlins, rhamseïons,  
Où nous, spectres, venons, où nous nous asseyons,  
Panthéons, parthéons, cathédrales qu'on faites  
De pauvres charpentiers aux âmes de prophètes,  
Monts creusés en pagode où vivent des airains,  
Aux plafonds montueux, sombres ciels souterrains ;  
Cirques, stades, Elii, Thèbe, arène de Nîmes,  
Noirs monuments, géants, témoins, grands anonymes,  
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,  
Devant ce colisée inouï du chaos !

Vois ; l'homme fait ici le bruit de l'éphémère.  
C'est l'apparition, l'énigme, la chimère  
Taillée à pans coupés et tirée au cordeau.  
L'aube est sur le fronton comme un sacré bandeau.  
Et cette énormité songe, anguste et tranquille.  
Morceau d'Olympe ; reste étrange d'une ville  
De l'infini, qu'un être inconnu démembra ;  
Cour des lions d'un vague et sinistre Alhambra ;  
Gageure de Dédale et de Titan ; démence  
Du compas ivre et roi dans la montagne immense :

Stupéur du voyageur qui suspend son chemin :  
Exagération du monument humain  
Jusqu'à la vision, jusqu'à l'apothéose ;  
Monde qui n'est pas l'homme et qui n'est plus la chose ;  
Entrée inexplicable et sombre du granit  
Dans le rêve, où la pierre en prodige finit ;  
Problème ; précipice édifice ; sculpture  
Du mystère ; œuvre d'art de la fauve nature ;  
Construction que nie et que voit la raison,  
Sur le mur de la nuit, la fresque de l'abîme ;  
C'est Vignole à la base et l'éclair sur la cime ;  
C'est le spectre de tout ce que l'homme bâtit,  
Terrible, raillant l'homme, et le faisant petit.

La grande Pyramide, ici, serait la borne  
Où le taureau courbé vient aiguïser sa corne,  
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou ?  
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou.  
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane  
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.  
Quel joueur gigantesque a laissé là ce dé ?  
Un mont dort dans un angle, un autre est accoudé,  
Et la brume à son cou s'enfile et pend comme une goutte  
Vois croître vers la cime et vers le bas décroître,  
Écaillant de lichens leurs lourds granits vermeils,  
Ces grands cercles de bancs superposés, pareils  
A des bois roulés l'un au-dessus de l'autre,  
Avec on ne sait quelle attitude d'apôtre.  
Un rocher rêve au seuil ; et, le long des degrés,  
D'autres bloc stupéfaits, voilés, désespérés,  
Semblent des Niobés, des Rachels, des Hécubés.  
Vois ces pavés ; le moindre a dix mille piéds cubes !

La forme est simple, c'est le cirque ; mais le mur,  
A force de grandeur et de vie, est obscur.  
Qu'est-ce que c'est qu'un mur vertical, rouille, fruste,  
Où comme un bas-relief le glacier blanc s'incruste ?  
Des albâtres, des gneiss, des porphyres cadues  
Mêlent à ses créneaux des arches d'aqueduc,  
Et là-bas la vapeur sous des frontons estompe  
Des éléphants portant des blocs, baissant leur trompe.  
Ces tours sont les piliers angulaires, de quoi ?  
Du vide, de l'éther, du souffle, de l'effroi.  
L'impossible est ici debout ; l'aigle seul brave  
Cette incommensurable et farouche architrave.  
Comme lorsque la terre a tremblé, sont confus  
Dans l'herbe les chevaux, les chapiteaux, les fûts.  
Tout se mêle, l'art grec avec l'art syriaque.  
Sous les portes croupit l'ombre hypocondriaque.  
Vois : tours où l'on dirait que chante Beethoven.  
Pylône, imposte, cippe, obélisque, peulven,  
Tout en foule apparaît ; soubassements, balustrés  
Où l'eau naécée étale au jour ses vagues lustrés :  
Crevasses où pourraient tenir des bataillons ;  
Sur les parois, des creux pareils à ces sillons  
Qu'aux temps diluviens laissent aux seuils des autres  
Et dans les grands roseaux des passages de ventres ;  
Là, des courbes, des arcs, des dômes ; par endroits,  
Des murs carrés, des plans égaux, des angles droits ;  
Partout la symétrie inconcevable et sûre ;  
Des grandins dont on semble avoir pris la mesure  
Aux angles des genoux des archanges assis.  
Des pinacles géants portent des oasis.  
Ordre et gouffre. Que sont les pins sous les arcades ?  
De l'herbe. Et l'arc-en-ciel s'envole des cascades !

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant ;  
Le bord fait reculer le chamois défilant ;  
L'édifice, étageant ses marches que l'œil compte,  
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,  
Et, de tous les rellets de l'heure s'empourprant,  
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,  
Comme pour consacrer sa forme solennelle,  
Sa dernière corniche à la neige éternelle.  
Combien a-t-il de haut ? demande au ciel profond,  
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,  
Aux douces chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre  
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,  
Aux gaves épuisés d'écume et de combats  
Qui s'écroutent, torrent en haut, fumée en bas !

Piranèse effaré, maçon d'apocalypses,  
Seul comprendrait ce nœud d'angles, d'orbes, d'ellipses.  
Pourtant l'œil peut encore en mesurer, le jour,  
La forme inexprimable et l'effrayant contour ;  
Mais, sitôt qu'effaçant le bord, le fond, le centre,  
Le soir dans l'édifice ainsi qu'un brouillard entre,  
La forme disparaît. C'est sous le firmament  
Une espèce d'étrange et morne entassement  
De brèches, de frontons, de cavernes, de porches,  
Où les astres hagards tremblent comme des torches,  
Et, dans on ne sait quel cintre démesuré,  
De l'étoile qui flotte avec de l'azuré.

Entre encor plus avant dans la chose géante.

Ce cirque, ce bassin, embouchure béante,  
Imprime un mouvement de roue à l'aigüillon  
Et fait de tout le vent qui passe un tourbillon ;  
La bise habite là, traître et battant de faille,  
Et la trombe y tourne en spirale éternelle,  
Embûche formidable à prendre l'ouragan ;  
Le précipice s'ouvre en gueule de volcan,  
Et malheur au nuage errant qui se hasarde  
A venir regarder par quelque âpre lézarde !  
Sitôt qu'il y pénètre, il ne peut plus sortir ;  
Il a beau reculer, trembler, se repentir,  
Le tourbillon le tient. C'est fini. Le nuage  
Lutte, et bat le courant comme homme qui nage ;  
Il roule. Il est saisi ! Vois, entends-le gronder.  
Il fait de vains efforts, il cherche à s'évader ;  
On dirait que le gouffre implacable le raille ;  
Il monte, il redescend ; le long de la muraille,  
Fauve, il quête une issue, un soupîrail, un trou ;  
Étreint par la rafale, égaré, fuyant, fou,  
Il vomit ses grêlons, crache sa pluie, et errible  
D'aveugles coups d'éclair l'escarpe ment terrible.  
Et le vieux mont s'émeut : car les rocs convulsifs  
Tremblent quand, s'accrochant aux pitons, aux récifs,  
Du haut de l'azur vaste où toujours elle rôde  
Libre et sans soupçonner l'immensité de fraude,  
A ce sombre entonnoir trébuchant brusquement  
Et de son épouvante et de son hurlement  
Ébranlant la paroi, les tours, la plate-forme,  
La tempête, ce loup, tombe en ce piège énorme.

Voisinage effrayant pour les arbres, tordus  
Par le vent ou roulés dans l'abîme, éperdus !

Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,  
Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille ;  
Le gave a peur ; le pic, par l'orage mouillé,  
A le frisson dans l'ombre, et le père éveillé,  
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,  
Rugir, toute la nuit, cette fosse aux tonnerres.

VICTOR HUGO.

## RIEN QU'UN PETIT RETARD

Jos.— Hello ! Fred ; je pensais te trouver mort ;  
ne devais-tu pas te suicider aujourd'hui ?

Fred.— Oui, mais comme je n'étais pas bien,  
j'ai remis la partie à quelques jours.

## LE VENT CONSOLATEUR

## LÉGENDE

D'un siège d'azur, où il se reposait, Dieu le père regardait contemplativement fuir au-dessous de lui, comme des pensées à travers les consciences irraisonnées des êtres, des mondes innombrables que nous sommes généralement habitués, pauvres visionnaires trop souvent inconvaincus, à traiter comme nos enfants, persuadés faussement que la terre est la reine, par nous, ses habitants, de tout ce qui se meut dans les espaces illimités.

Dieu fut tout à coup tiré de sa rêverie par un bruit d'abord confus, bientôt net, et il ouït cette discussion que le vent et un nuage, ignorant sa présence dans les parages, laissaient échapper de leurs esprits lassés.

LE NUAGE.—O ! vent, je t'en supplie, en l'interrompu et terrifiant vide que tu me condamnes à traverser toujours, fais que je m'arrête un seul instant, laisse moi des cendre sur la crête de cette montagne dont nous apercevons la silhouette là bas. Je n'y serai qu'un jour, si tu le veux, moins même si tu le veux encore ! mais je marche depuis trop longtemps et la fatigue me brise et me tue !

LE VENT.—Demande à qui m'a créé moi-même un peu de bonté pour moi. Peut-être ensuite pourrai-je, où tu seras, en égarer quelques parcelles ! Voilà des siècles que tu m'obsèdes de cette même demande ! Voyons, y suis-je pour quoi que ce soit ? Et n'as-tu pas encore compris la folie de tes propos ?

LE NUAGE.—Où vais-je alors ? C'est en courant que je traîne partout les lambeaux d'une existence sotte et tourmentée dont je m'effraie maintenant ! si je demande à vivre ? Pourquoi m'a-t-on placé ici, et qui l'a pu faire, si ce n'est la méchanceté ou la haine ? O fatalité !

LE VENT.—Voyons, à quoi te servent ces imprécations toujours renouvelées ? tu ne sais donc pas que si l'éternité te précède, tu as également devant toi l'éternité ? Et crois-tu que je n'aurais aucune raison de me plaindre si je le voulais aussi ? Mais pourquoi le ferais-je ? ma situation errante serait-elle changée en des félicités éternelles ? Hélas ! Il faut un jouet à qui-conque veut s'amuser. L'infini, malgré sa gravité incontestable, a, par moments, besoin de se distraire à son tour, et, comme il est le maître absolu et qu'une attente, même très courte, pourrait le gêner quand il est disposé à rire, il me fait mouvoir constamment.

LE NUAGE.—Et c'est à cause de toi que je dois supporter tant de fatigues ?

LE VENT.—Non.

LE NUAGE.—Et c'est par toi que tant d'imprécations sont dirigées contre moi ?

## TROIS MEMBRES DU CLUB ST-DENIS FUYANT LA SALLE DE JEU



I

(En chemin de fer, lundi matin.)

Trinquedur.—Tu sais, une fois rendus à Vaudreuil, plus de cartes.

Fortencour.—Certainement ; puisque nous avons laissé le club pour cela.

Purclaine.—Moi dans une région nouvelle, je tiens à observer le paysage.



II

(Lundi soir.)

Trinquedur.—Sais-tu que nous voilà déjà à Oka.

Purclaine.—Doucement, père Laramée ; jetez l'ancre.



III

(Mardi matin.)

Fortencour.—Ça monte très bien. Du haut de la montagne nous allons en voir un panorama !

Trinquedur.—Sais-tu qu'il y a du génie dans cet équipage !



IV

(Mardi soir.)

Fortencour.—Tu ne me dis pas que le soleil est couché... ! Donne une chance aux perdants. Nous avons le temps.

Trinquedur.—Faut pourtant aller au sommet.



V

(Dans un précipice.)

Trinquedur.—Je t'ai fait monter la côte ! Ha ! A ! A ! a !...

Fortencour, dégringolant.—Bigre ! Je ne l'ai jamais montée comme cela.

Purclaine.—Attendez !... Quatre as !



VI

(Mercredi matin.)

Trinquedur.—Je n'aurais pas dû me fier à ma mémoire. J'ai complètement oublié d'aller chez les Pères Trappistes pour le contrat de leur beurrerie.

Fortencour.—Et moi qui voulais compléter mon livre avec les Registres du Séminaire !

Purclaine.—Joue donc ! Nous reviendrons.

LE VENT.—Non !

LE NUAGE.—Vois le soleil, on l'adore, vois la lune, on la courtise, vois les étoiles, on les chante ! moi, on m'exécère ! le nuage ? c'est l'indice de la pluie, le nuage ? c'est l'indice de la neige, le nuage ? c'est l'indice du mauvais temps. J'effraie le marin ; je suis l'épouvante du paysan ! je suis un trouble-fête ; je suis un trouble-vie !

LE VENT.—Non !

LE NUAGE.—Que suis-je donc ?

LE VENT.—Tu domines le monde !

LE NUAGE.—Mais je souffre tant !

LE VENT.—Tant pis !

LE NUAGE.—Alors il faut marcher toujours ?

LE VENT.—Toujours !

Puis les voix s'éloignèrent et Dieu le père se remit à songer !

TOUTE LA DIFFÉRENCE

*Professeur.*—Qu'est-ce qu'un hypocrite ?  
*L'élève.*—C'est un homme qui dit quelque chose qu'il ne croit pas.  
*Professeur.*—Pas bon ! Suivant !  
*L'élève.*—C'est celui qui croit quelque chose et qu'il ne le dit pas.  
*Professeur.*—Très bien.

UNE TÊTE DE NEGRE

*Sambo.*—Votre cheval s'est cassé la patte, ce matin, monsieur ?  
*M. Paul.*—Comment donc ?  
*Sambo.*—C'est sa faute à lui tout seul, monsieur ! Juste comme j'avais le dos tourné, l'animal m'a donné un coup de pied sur la tête, et il s'est cassé la patte.

IL NE LUI AVAIT PAS  
 DONNÉ LE TEMPS  
 DE FINIR

*M. Farly.*—Tenez ; voici le portrait de ma première femme.  
*M. Jobart.*—Mais, dites donc ! Quelle coïncidence ! C'est tout le portrait de votre femme actuelle.  
*M. Farly.*—Sans doute ; je n'en ai jamais eu d'autre.

UN VRAI SAVANT

*Albert.*—Dites moi donc ce que j'ai, docteur ; j'ai des douleurs dans la poitrine, et je souffre beaucoup.  
*Docteur.*—C'est la dyspepsie.  
*Albert.*—D'où ça vient-y, ça ?  
*Docteur.*—Dyspepsie ? Ça vient du grec.

LES PRÉCAUTIONS NE NUISENT  
 JAMAIS

*Client entrant dans un restaurant.*—Combien de chats avez vous dans l'établissement ?  
*Le garçon.*—Deux, monsieur... Les voici.  
*Client.*—Donnez-moi-les, et allez me commander un civet de lièvre pendant ce temps-là. Voyez-vous, j'aime si peu le chat.

CHACUN SON TOUR



*Mademoiselle Adèle, bonne de chien, faisant la lecture à son Lindor.*—  
 "C'était un appartement tout doré, avec de fines toiles métalliques à chaque fenêtre pour empêcher les puces d'entrer. Dans un coin s'élevait un immense tas d'os pas encore rongés..."  
*Madame Organeau.*—Arrêtez là, pour lui éviter des émotions. Aussitôt qu'il dormira vous viendrez coucher bébé.

PRÉCAUTIONS DURANT LA LUNE DE MIEL



*Pussy.*—A quoi pense mon beau bec blanc de bidou ?  
*Bidon.*—Le bec blanc de Bidou pense que sa pussy pourrait bien se servir de son parasol, au lieu de se laisser cuire par le soleil.  
*Pussy.*—Mais Pussy songe que si elle étend son garde-soleil, la vieille commère assise là-bas ira répéter partout qu'elle a surpris deux amoureux qui tâchaient de se cacher.

LA JEUNE FILLE

SONNET

Des oiseaux et des fleurs sont un cadre charmant  
 Pour les sonnets courtois qu'on fait aux demoiselles :  
 L'ivresse des parfums et le frisson des ailes  
 Sont les rêves exquis qu'elles font en dormant.  
 Car les fleurs ont leur grâce et sont fraîches comme elles,  
 Elles donnent au cœur le même enivrement,  
 Et lorsque leur beauté se dérobe humblement,  
 Cette pudeur leur vaut d'être cent fois plus belles.  
 Quant aux petits oiseaux qui descendent du ciel,  
 Ils leur ont partagé ce charme essentiel.  
 De venir de plus haut que la terre où nous sommes.  
 La jeune fille doit remplir avec fierté  
 Le devoir glorieux d'être parmi les hommes  
 L'emblème de la grâce et de la pureté.

JULES CARRARA.

MAUVAIS TABLEAU

*Peintre montrant le tableau d'Adam et Eve à un paysan.*—Hein ? Qu'est-ce que vous pensez de cela ?  
*Paysan.*—Je n'en pense pas grand'chose. Vous leur avez mis dans la main une variété de pommes fameuses qui n'existe que depuis vingt-cinq ans.

TOUT POUR LA GLOIRE

*Boxeur (décrivant sa dernière grosse bataille).*—Et c'est à ce moment qu'il me visa avec son poing de droite, mais j'arrêtai le coup.  
*Admirateur.*—Vraiment ! Et comment ?  
*Boxeur.*—Avec mon nez !

LES DANGERS DU MAL DE MER

*Envoyé diplomatique racontant les péripéties de la traversée.*—Ce que j'ai été malade à bord ! Il m'a fallu tout renvoyer.  
*Un ami.*—Ah ! bah ! Vous n'avez pas renvoyé votre commission j'es-père ?

THÉÂTRE ROYAL



Une foule immense n'a cessé d'encombrer le Théâtre Royal à chaque représentation de cette semaine, et des centaines de personnes durent se contenter de rester debout. "Birds of a feather" est une très jolie pièce, très gentille et jouée avec beaucoup d'art. Les réparties fines y abondent et tiennent les spectateurs dans une hilarité constante, et ça et là, des circonstances plus graves, plus tragiques se montrent comme pour soutenir l'intérêt toujours croissant du public fasciné. Au troisième acte surtout, la scène est vraiment

toute palpitante d'émotion. Après avoir cru tuer le jeune docteur Pellet, fiancé de Violette Dawn, le meurtrier enfouit sa victime dans un hangar auquel il met le feu, après quoi il s'enfuit. C'est alors que Violette, enfermée dans un hangar vis-à-vis, monte sur le toit, traverse l'espace sur les fils télégraphiques et arrive juste à temps pour sauver son fiancé que les flammes commencent à dévorer. La scène est grandiose et d'un effet qui fait croire à la réalité. Que le public s'y rende en foule, il n'y a plus que deux représentations, samedi après midi et soir.

La semaine prochaine, la troupe de Tony Pastor donnera des représentations tous les jours.

LOCUTIONS POPULAIRES



*Il était tellement accablé de fatigue qu'il ne pouvait plus se traîner les pieds.*

## LE DINER DU PRÉFET

Cette année là, les grandes manœuvres avaient particulièrement réussi. Les mouvements avaient été réguliers; point de fautes commises; l'ennemi s'était ponctuellement laissé battre.

La revue d'honneur, qui terminait les opérations, avait réuni toutes les notabilités du département. Il faisait un temps superbe, ce qui avait permis aux dames de revêtir, pour la seconde fois, les belles toilettes qu'elles avaient inaugurées au commencement de la saison pour la solennité des courses. La tribune regorgeait de monde.

Après le défilé final, qui s'acheva au milieu des applaudissements unanimes, on se répandit un peu de tous les côtés, et les officiers, — ceux du moins qui n'étaient point obligés de ramener les troupes dans leurs quartiers, s'empressèrent de venir présenter leurs hommages aux femmes et aux filles des fonctionnaires.

Le préfet, qui conversait depuis plusieurs quarts d'heure avec le receveur de l'enregistrement, le quitta subitement en voyant passer le colonel Verdelin, qu'il rejoignit en courant.

— Bonjour, mon cher colonel, bonjour. Je suis bien heureux de vous serrer la main.

— Tiens, Duclosy ! Ça va bien ? Et madame ?

— Je vous remercie, pas mal... Belle journée, hein ? pour la revue...

— Un sacré soleil...

— N'en dites pas de mal... Vos cuirassiers re-luisaient à merveille... Savez-vous que votre régiment est superbe !

— Hum... mon Dieu, il se laisse voir... Mais vous aussi, mes compliments... Population charmante...

— Vous êtes trop bon... De braves gens... Et comptez-vous séjourner un peu dans notre ville ?

— Impossible malheureusement... Il faut que je reparte pour Paris demain matin. Attendu à l'école de guerre.

— C'est bien regrettable. Alors vous allez nous faire le plaisir de venir ce soir dîner à la préfecture, hein ?

— Oh ! merci mille fois, mon cher Duclosy. Je craindrais d'être indiscret.

— Du tout, du tout, vous nous ferez plaisir.

— Non, vraiment. Je ne suis pas présentable, couvert de poussière. Mon vieil uniforme.

— Vous n'allez pas faire de cérémonie, n'est-ce

## L'ESCARPOLETTE



## LES HAUTS ET LES BAS

Montez, montez, on a lancé la balançoire ;  
Mais vous redescendrez aussi vite ; il le faut.  
Tout a son contrepoint : éphémère est la gloire,  
Et l'on tombe plus bas si l'on tombe de haut.  
Les flux et les reflux vont et viennent sans cesse.  
L'anéantissement succède aux passions,  
L'ivresse à la raison, la raison à l'ivresse ;  
Les clans en avant ont leurs réactions.  
La nuit fait place au jour, et l'aurore vermeille  
Revient chasser la nuit dans la splendeur des cieux.  
Vaincu sera demain le vainqueur de la veille,  
Et le vaincu d'hier peut être glorieux.  
L'échelle en un moment peut être retournée.  
Raidissez les jarrets et battez-vous les flanes,  
Vous ne maintiendrez pas l'impulsion donnée ;  
La loi des pesanteurs lutte avec les clans.  
Dans les hauts et les bas dont la route est suivie,  
Nous marchons tous sans voir le terme du chemin ;  
Allons-nous à la mort, allons-nous à la vie,  
Il faut lutter toujours, hier, aujourd'hui, demain.  
Et la lutte, d'ailleurs, ne peut être sans gloire,  
Car le progrès constant se dresse sur nos pas.  
Allez, continuez, lancez la balançoire :  
Si vous vous arrêtez, ce ne sera qu'en bas.

P. COTTARD.

## PRIS AU MOT



Monsieur Scrupuleux. — Les temps durs ont leur bon côté. Tout est meilleur marché dans les magasins. Je suis certain que je pourrais me marier avec la moitié de ce que ça m'aurait coûté l'an dernier.

Mlle de Laquarantaine. — Oh ! monsieur, cette demande est si imprévue. Comment accepter ainsi, sans préparations ? Il faut que ce soit pour vous.

pas ? Nous sommes seuls, ma femme et moi. Courez vite vous donner un coup de brosse à votre hôtel. Je compte absolument sur vous.

— Pas moyen de vous refuser. A tout à l'heure.

\*\*

Le préfet, en quittant le colonel Verdelin, eut la malchance de retrouver sur son chemin le receveur de l'enregistrement, qui le retint encore pendant un bon quart d'heure. Puis il rencontra le président du conseil général, qui l'entretint pendant quelques instants d'une question locale d'un intérêt médiocre. Le maire qui le guettait, le rejoignit dès qu'il fut libre et lui conta un cas passablement curieux de statistique municipale. Le président du tribunal civil, après le maire, ne lui épargna point la relation d'un mot d'esprit qu'il avait commis dans la journée, et il eut encore à passer entre les mains du proviseur du lycée, avant de pouvoir regagner la préfecture.

Sept heures sonnaient comme il y pénétrait.

Le couvert est déjà mis et Mme Duclosy l'attendait avec impatience.

— Emile, s'écria-t-elle dès qu'elle le vit paraître, je meurs de faim. Vite, mettons-nous à table.

— Le temps de me passer un peu d'eau sur les mains, chère amie, répondit M. Duclosy, et je suis à toi. Tu peux toujours dire que l'on serve.

Le préfet et la préfète dînèrent gaiement et de très bon appétit. Après le dîner, ils passèrent au fumoir, où M. Duclosy alluma un excellent cigare de la Havane, pendant que madame choisissait dans sa corbeille à ouvrage des écheveaux multicolores pour sa belle tapisserie à fleurs.

A huit heures, la cloche de la porte d'honneur retentit :

— Tiens, dit la préfète, une visite.

— Il faut faire chercher un gâteau répartit le préfet.

Comme il achevait ces mots, le valet de pied entra ouvrit la porte.

— M. le préfet, c'est un monsieur qui est au salon.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il veut ce monsieur ?

— Je ne sais pas. Il est en redingote, avec de belles moustaches cirées. Il a l'air d'un officier.

— Sapristi ! s'écria le préfet en devenant blême : eh bien ! j'en ai fait une belle ?

— Qu'y a-t-il ? demanda la préfète.

— Il y a que j'ai rencontré le colonel Verdelin à la revue, que je l'ai invité à dîner, et que je l'ai tout à fait oublié ! Mais aussi ! l'on n'arrive pas dîner chez les gens à huit heures !

— A Paris on ne dîne pas plus tôt.

— Enfin, qu'est-ce que nous allons faire !

— Dame, il faut le recevoir ; il n'y a pas à sortir de là. Jean, dites au chef de monter.

Quelques instants après, le chef se présenta, son bonnet à la main.

— François, dit la préfète, il faut nous faire à dîner.

— Bien, madame la préfète.

— Et un dîner soigné, François, ajouta M. Duclosy.

— Bien, monsieur le préfet.

— Pour trois personnes, François.

— Bien, madame la préfète.

— Et vite, François, très vite.

— Bien, monsieur le préfet.

\*\*

Le préfet et la préfète rendirent au salon. Le colonel Verdelin, très rouge, très luisant, très soufflant, se leva précipitamment.

— Toutes mes excuses, madame ; mille pardons, mon cher Duclosy.

## UN MENSONGE INTELLIGENT

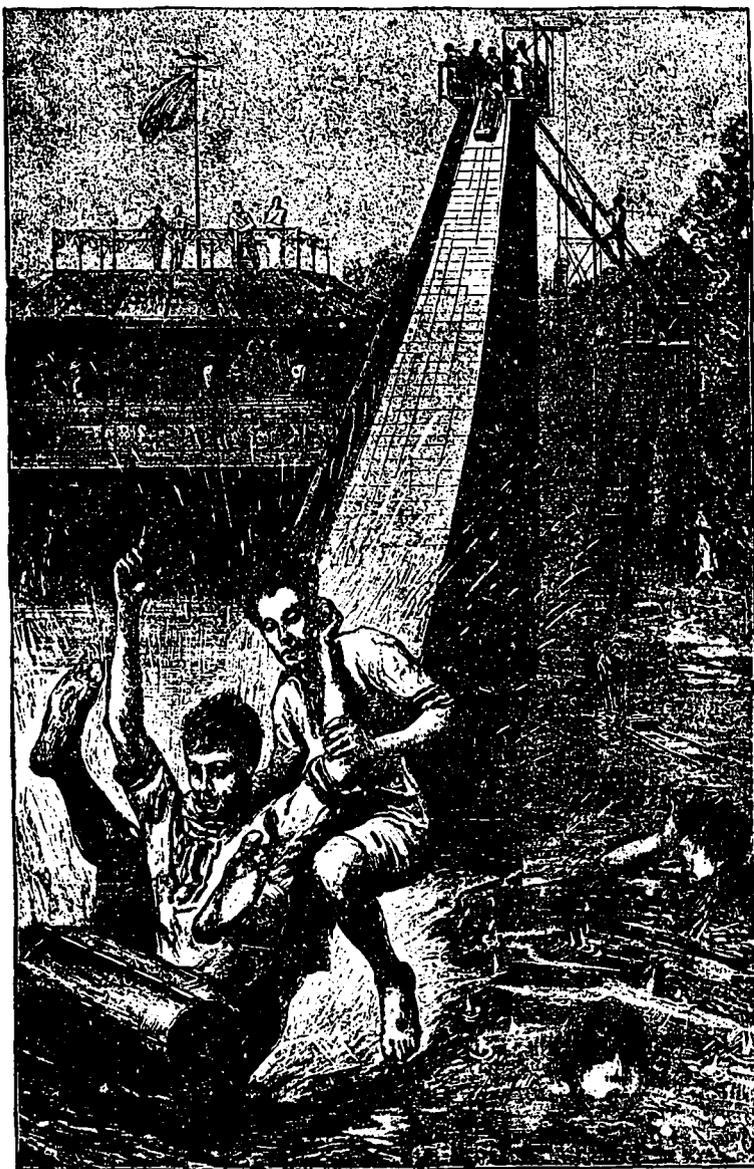


Mlle Lucie. — Tu as dit au monsieur, comme je te l'avais recommandé, que j'étais partie pour San Francisco ?  
Le garçon. — Oui, mademoiselle, je lui ai dit que vous étiez partie ce matin.

Lucie. — Bien ; et qu'est-ce qu'il a dit ?

Le garçon. — Il m'a demandé quand vous veniez ; et je lui ai dit : "Après le dîner, ce soir."

## GLISSOIRE NOUVELLE



Voici une glissière d'été qui fera bientôt fureur dans les places d'eau. On part du sommet dans un toboggan ordinaire pour finir par un plongeon délicieux et sans danger.

—Comment donc, colonel, fit la préfète ; mais nous ne sommes pas des provinciaux, il n'est que huit heures.

—Je suis confus.

—Nous savons qu'à Paris, ajoute le préfet, vous avez coutume de ne point vous mettre à table avant huit heures.

—Oh ! Duclosy.

—C'est vrai, insista la préfète, quand mon mari m'a prévenue qu'il vous avait prié à dîner, il m'a bien dit et redit de ne commander que pour huit heures. N'est ce pas Emile ?

—Absolument. Et je suis sûr, colonel, que c'est encore nous qui serons en retard, et que le dîner ne sera pas prêt avant un bon quart d'heure.

—Va pour un quart d'heure, répondit le colonel, le sourire sur les lèvres.

La conversation s'engagea entre le préfet, la préfète et leur hôte. M. Duclosy fut spirituel, Mme Duclosy aimable, le colonel galant.

A huit heures et demie le maître d'hôtel parut dans l'encadrement de la porte et annonça :

—Madame est servie.

Le colonel offrit avec empressement son bras à la maîtresse de maison. On passa dans la salle à manger, où le dîner commença, silencieux, comme tous les dîners de bonne compagnie. On n'entendait que le bruit des cuillers sur la porcelaine des assiettes remplies d'un savoureux potage.

Le chef, d'ailleurs, avait fait de véritables prodiges. En une demi-heure, il avait composé et exécuté un menu délicat et copieux, auquel le colonel, une fourchette de premier ordre, n'eût point manqué de faire largement honneur s'il n'avait sans doute été retenu par la timidité et la discrétion.

—Voyons, colonel, encore un peu de truite...

—Non, vraiment, Duclosy ; je me suis déjà bourré de hors-d'œuvre.

—Colonel, vous n'êtes qu'un hypocrite ; c'est à peine si vous avez touché aux radis. Allons, ne vous faites point prier, nous n'avons plus rien, ainsi...

—Madame, c'est bien pour vous obéir ; mais vous allez bien me tenir compagnie.

—Voyez, j'y reviens également...

—Et Duclosy aussi... Voyons Duclosy ! Vous ne mangez rien, que diable ! Allons, encore un peu de truite, ça ne vous fera pas de mal !...

Et le pauvre Duclosy dut s'exécuter à son tour.

Le dîner se poursuivit assez gaiement, mais non sans quelque gêne toutefois. Le colonel dut goûter deux fois à tous les plats ; en vain, après une première attaque au pâté de foie gras, tenta il une retraite en bon ordre, il dut revenir à l'assaut, et, malgré qu'il en eût, faire une brèche sérieuse dans la croûte aux reflets dorés. Mais, comme s'il eût d'instinct l'état tout particulier de ses hôtes, il sembla se faire un malin plaisir de les obliger à l'imiter, et à manger copieusement.

Quelques instants après le café, le colonel, très rouge, très congestionné, visiblement gêné, se retira, invoquant les fatigues de la journée. À peine avait-il disparu que le préfet et la préfète, les traits contractés, s'allalaient chacun dans un fauteuil, sonnaient, et, d'une voix mourante, de mandaient deux tasses de camomille.

Quant au colonel, il regagna lentement son hôtel, en prononçant cette simple exclamation :

—Cré nom !

\*\*\*

À quelques jours de là, le préfet eut à passer une semaine à Paris. Le lendemain de son arrivée, il rencontra, sur le boulevard, le colonel Verdellin.

Bonjour, mon cher colonel, lui cria le préfet du plus loin qu'il l'aperçut... Eh bien, comment ça va-t-il depuis que nous avons eu le plaisir de nous voir ?

—Ah ! Duclosy, ne m'en parlez pas... Malade comme un chien !... M'avez invité à dîner, n'est-ce pas ?... Eh bien, je l'avais tout à fait oublié... Déjà dîné à mon hôtel... Venu à huit heures pour m'excuser, vous croyant sorti de table... M'avez attendu, n'a rien osé dire... Alors, comprenez, deux dîners de suite... Le second n'a pas passé !

—Tiens, c'est comme nous ! s'écria étourdiment le préfet.

ADRIEN VÉLY.

## SYMÉTRIE DU CORPS HUMAIN

Chez un homme bien conformé, la taille est égale à dix fois la hauteur de la face. Les bras étant étendus en croix, la distance entre les extrémités des doigts du milieu de la main est égale à la taille. Les bras ont quatre fois et les mains une fois la hauteur de la face. La longueur du pied est le sixième de la taille qui est égale à vingt fois la hauteur d'une main.

## LA REVANCHE EST DOUCE

Marchand voulant vendre une tondeuse de pelouse.—C'est ce moulin-ci que vous prenez ? Très bien, je vais l'huiler.

L'acheteur.—Tut, tut, tut ! Je ne veux pas. C'est un rouillé qu'il me faut. Les enfants de mon voisin de campagne nous cassent les oreilles jusqu'à minuit. Eh ! bien, moi, à quatre heures du matin je vais me mettre à raser ma pelouse. Vous allez voir si ça va les amuser.

## NE LE DITES PAS A PERSONNE

Mademoiselle Pasjolie.—Docteur, quel est le secret de la beauté ?

Docteur (confidemment).—Naître jolie !

## ENTRE BONNES AMIES



Mlle Vanité.—Ce pauvre Alfred ! Il a failli nous accrocher. Le fait est que lorsqu'il me rencontra il ne voit plus clair. Ça finit par me fatiguer.

Mlle Vexante.—Je sais. Le pauvre garçon ! Il n'a jamais eu de bon sens de sa vie.

## FABULETTES

*Le Bois de Santal.*

On sait que le bois de Santal,  
Imprégné de parfums la hache qui le blesse,  
Heureux qui, résistant à l'humaine faiblesse,  
Comme ce noble bois, rend le bien pour le mal.

*Le Flacon d'Essence.*

Agitez cette essence en sa prison de verre,  
Elle acquiert un parfum plus vif, plus pénétrant.  
Tel, frappé par le sort, un noble caractère  
Sous les coups du malheur paraît encor plus grand.

## INCONSTANCE

—L'inconstance, par l'agitation qu'elle donne,  
est le supplément du bonheur.

Mme DE LAMBERT.

—L'inconstance ne vient pas tant de ce que  
quelqu'un en particulier plaît à ceux qui sont  
capables d'infidélité, que de ce que la nouveauté  
leur plaît en général.

Mme DE SASTORY.

—Même beauté, tant soit exquise,  
Rassasiée et soûlée à la fin.  
Il me faut d'un et d'autre pain :  
Diversité, c'est ma devise.  
Cette fillette un tantet bise  
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?  
C'est qu'elle est neuve ; et celle-là  
Qui depuis longtemps m'est acquise,  
Blanche qu'elle est, en nulle guise  
Ne me cause d'émotion.  
Son cœur dit oui : le mien dit non ;  
D'où vient ? en voici la raison :  
Diversité, c'est ma devise. LA FONTAINE.

—Un homme qui devient inconstant, sans que  
nous ayons mérité son inconstance, ne vaut pas  
la peine que nous le regrettions. Mme DE RIEUX.

—Quand une femme n'est plus aimée, elle n'a  
vraiment qu'une chose à faire, c'est de s'en con-  
soler par un changement dont son amoureux lui  
donne l'exemple.

Mme DUNOYER.

—N'aimez jamais qu'on ne vous aime,  
L'amour n'est rien, si l'on n'est deux ;  
Veut en changer, changez de même,  
C'est le vrai moyen d'être heureux.

Quand un cœur à vous s'abandonne,  
Recevez-le pour ce qu'il vaut ;  
Souvent l'inconstance le donne  
Et vous le reprend aussitôt.

Est-il étrange qu'une belle,  
Après vous, fasse un autre choix ?  
Souvenez-vous qu'une infidèle  
Ne l'est jamais pour une fois.

## EN TEMPS DE SPORT



*Liliane (égarée).*—Police, venez vite ! Il y a deux  
hommes qui se battent.

*Passant.*—Où ça ? Y a-t-il longtemps ?

*Liliane.*—Une demi-heure.

*Sergent de ville.*—Pourquoi n'êtes-vous pas venue m'a-  
vertir avant ?

*Liliane.*—Papa avait le dessus.

## NOS CHÉRIS



*Tommie cherchant à placer sagement les deux sous qu'il a  
gagnés à porter la valise d'un monsieur.*

Vous prîtes la place d'un autre :  
Il faut que chacun ait son tour,  
Et qu'un rival succède à l'autre ;  
Tel est le destin de l'amour.

—Vous êtes bien folles, vous autres femmes,  
de vouloir donner de la consistance à un senti-  
ment aussi frivole et aussi passager que l'amour.  
Tout change dans la nature, tout est dans un  
flux continu, et vous voulez inspirer des feux  
constants ! Et de quel droit prétendez vous être  
aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ?  
Gardez donc le même visage, le même âge, la  
même humeur ; soyez toujours la même, et l'on  
vous aimera toujours si l'on peut. Mais changer  
sans cesse, et vouloir toujours qu'on vous aime,  
c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous  
aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constants,  
c'est en chercher d'aussi changeants que vous.

J.-J. ROUSSEAU.

—L'inconstance et l'amour sont incompatibles :  
l'amant qui change ne change pas, il commence  
ou finit d'aimer.

J.-J. ROUSSEAU.

—Le peintre qui, le premier, fit d'amour le tableau,  
Et premier, le peignit plumeux comme un oiseau,  
Connut bien sa nature en lui baillant des ailes ;  
Non pour être inconstant, léger ni vicieux,  
Mais comme né du ciel pour retourner aux cieux,  
Et monter au séjour des choses les plus belles.

RONNARD.

—Le goût des nouveautés tue l'amour et le  
génie. Voyez ceux qui changent de livres et  
aiment une autre femme tous les jours. Il faut,  
pour être amoureux, aimer toutes les femmes  
dans une seule, et pour avoir quelque génie,  
méditer et ne relire que les modèles qui sont  
les archives du goût : c'est avoir profité que de  
savoir s'y plaire.

RIVAROL.

—Celui qui ne regarde pas le changement dans  
l'amour comme la destruction de l'amour ne con-  
naît pas l'amour.

PIERRE LEROUX.

—Un de nos premiers poètes lyriques met ces  
beaux vers dans la bouche d'un soupirant trompé  
par sa dulcinée :

Depuis qu'une nymphe inconstante  
A trahi mon amour et m'a manqué de foi,  
Ces lieux, jadis si beaux, n'ont plus rien qui  
[m'enchanté,  
Ce que j'aime a changé, tout a changé pour moi.

L'inconstante n'a plus l'empressement extrême  
De cet amour naissant qui répondait au mien ;  
Son changement paraît en dépit d'elle-même,  
Je ne le connais que trop bien.  
Sa bouche quelquefois dit encore qu'elle m'aime,  
Mais son cœur ni ses yeux ne me disent plus rien.

Ce fut dans ces vallons, où, par mille détours,  
Inachus prend plaisir à prolonger son cours,  
Ce fut sur son charmant rivage,  
Que sa fille volage

Me promit de m'aimer toujours.  
Le Zéphyr fut témoin, l'Onde fut attentive  
Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;  
Mais le Zéphyr léger et l'Onde fugitive  
Ont enfin emporté les serments qu'elle a faits !

QUINAULT.

—L'amour qui nous emporte aux célestes sommets,  
Ne vit que dans les cœurs qui ne changent jamais,

ERNEST LEGOUÉ.

—On blâme l'inconstance des femmes, mais  
seulement quand on en est victime ; on la trouve  
charmante quand on est l'objet.

LOUIS DESNOYERS.

## PINCÉE DE CONSEILS

Si vous voulez vivre vieux et surtout éviter  
la maladie, buvez chaque matin un peu d'eau  
chaude, dans laquelle vous aurez mis une cuillère  
de sel. Ce breuvage a la propriété de détruire  
tous germes de maladies. Un autre avantage,  
c'est qu'il empêche les personnes de prendre trop  
d'embonpoint, parcequ'il nettoie les organes  
digestifs.

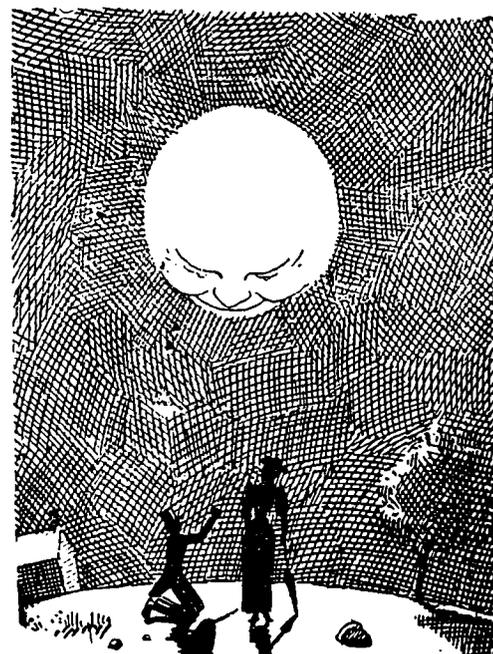
## IMITATION DE L'OR

L'alliage suivant imite beaucoup l'or :  
Il comprend dans sa composition : cuivre pur,  
100 parties ; étain pur, 17 parties ; magnésie, 6 ;  
tartre du commerce, 9 ; sel ammoniac, 3.6 ;  
chaux vive, 1.6.

Cet alliage est éminemment ductile et mal-  
léable ; on peut en faire des feuilles à peu près  
aussi minces que celles de l'or, le couler dans des  
moules, en frapper des médailles, etc.

Il a tellement l'apparence de l'or, que l'on ne  
peut le distinguer que par son poids.

## CHRONIQUES DE LA LUNE



*Ce qu'elle en voit d'affaires cocasses sur la terre !*

LÉGENDE



LES COMMENTAIRES DU SERGENT D'ARMES.

Dieu, prétendent les rabbins, ne voulut point créer d'abord la femme, parce qu'il prévit que l'homme aurait bientôt à s'en plaindre. Il attendit qu'Adam la lui demandât, et celui-ci n'y manqua pas, dès qu'il eût remarqué que tous les animaux paraissaient devant lui deux à deux.

Dieu prit, mais en vain, toutes les précautions nécessaires pour la rendre bonne. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle eût l'esprit et l'âme coquets; mais le malheur n'en arriva pas moins, et le prophète se plaignait, il y a déjà bien longtemps, que les filles d'Israël allaient la tête levée et la gorge nue.— Dieu ne voulut point la tirer des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle; cependant Isaac se plaint que les filles de son temps avaient l'œil tourné à la galanterie.— Il ne voulut point la tirer de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop; cependant il n'est jusqu'ici aucune puissance qui ait su mettre un frein à sa langue ou une digue au flux de sa bouche.— Il ne la prit point de l'oreille, de peur qu'elle ne fût écouleuse; cependant il est dit de Sara qu'elle écoutait à la porte du tabernacle, afin de savoir le secret des anges.— Dieu ne la forma point du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse; cependant combien de jalousie et d'envie déchire le cœur des femmes et des filles!— Il ne voulut point la former des pieds ni de la main, de peur qu'elle ne fût coureuse, et que l'envie de dérober ne lui vint. Cependant Dina courut et se perdit, et avant elle Rachel avait dérobé les dieux de son père.— Bref, il eut beau choisir une partie honnête et pure de l'homme, d'où il semble qu'il ne pouvait sortir aucun défaut, la femme n'a pas laissé que de les avoir tous.

L'auteur de cette boutade doit avoir eu beaucoup de désillusions. Car dans cette fin de siècle on ne pense pas ainsi.

FINIS CORONAT OPUS

*M. Timide.*—Il y a une chose, mademoiselle Rose, que j'admire par dessus tout chez vous; c'est de voir la manière dont vous vous possédez.

*Rose.*—Et c'est justement la qualité que je déplore le plus chez moi.

*M. Timide.*—Comment cela?

*Rose.*—Croyez-vous que je ne préférerais pas que ce soit un autre qui me possède?  
(*Les bans sont publiés.*)

LETTRE

En écrivant à ce qu'on aime, ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

J.-J. ROUSSEAU.

— Quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

— On est toujours un peu bavard, Lorsqu'on écrit à ce qu'on aime.

BERTIN.

— L'esprit n'est jamais las d'écrire. Lorsqu'on écrit de moitié.

LÉONARD.

— Une lettre, vraiment, remet bien une affaire, Et trois ou quatre mots, en hâte barbouillés, Font souvent embrasser des amoureux bouillés.

BOURSAULT.

— Pour qu'une lettre d'amour soit ce qu'elle doit être, il faut la commencer sans savoir ce qu'on dira, et la finir sans savoir ce qu'on a dit.

HORACE RAISON.

— Un prétendant indigne de ce nom, menaçait sa dulcinée de publier les lettres qu'elle lui avait écrites.— Vous le pouvez, Monsieur, lui répondit-elle, il n'y a que leur adresse qui me fasse rougir.

A. R.

— Il n'est pas adroit à un homme qui écrit à une femme, d'exiger des réponses catégoriques

et précises. On ne peut répondre que non, et cela rappelle nécessairement à la prudence et à la raison.

ALPHONSE KARR.

— Ah! si vous compreniez ce que c'est qu'une lettre! Une lettre d'amour lorsque l'on a quinze ans! Quelle charmante place elle occupe longtemps! D'abord auprès du cœur, ensuite à la ceinture. La poche vient après, le tiroir vient enfin. Mais comme on la promène, en traîneaux, en voiture! Comme on la mène au bal! que de fois en chemin, Dans le fond de la poche on la presse, on la serre! Et comme on rit tout bas du bonhomme de père Qui ne voit jamais rien, de temps immémorial Quel travail il se fait dans ces petites têtes!

ALFRED DE MUSSET.

— Répandre du sable sur une lettre, c'est parfois jeter la terre de l'oubli sur des sentiments morts-nés.

J. PETIT-SENN.

— En amour, les lettres sont toujours compromettantes: "Tôt ou tard, écrit Diderot, le hasard en détournera une de son adresse. Le hasard combine tous les cas possibles; et il ne lui faut que du temps pour amener la chance fatale." Et puis, ajoute une femme poète:

La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant. Des témoins trop constants de notre attachement.

Si donc vous en croyez le poète et le penseur, mesdames, n'écrivez jamais; et cela d'autant mieux que vous ne savez, pour la plupart:

..... Si celui de la veille, Doit être encor celui du lendemain.

ADOPHE RICARD.

LA FORCE DE L'HABITUDE



*Citadine, (en villegature).*—A quoi sert cette sonnette à votre moissonneuse?

*Le père Grand org.*—Je vais vous dire. Mon fils est allé acheter un cheval l'autre jour à Montréal et il est tombé sur une bête des petits chars. Il n'y a pas moyen de la faire marcher à moins de faire sonner cette invention-là.

## UNE INSINUATION VIOLENTE



Elle. — Vous voyez nos deux voisins : ce sont des fiancés. Mais pourquoi ne vous mariez-vous pas, monsieur Sacapiastres ?

M. Sacapiastres. — N'ai pas pu, mademoiselle. J'ai été refusé.

Elle. — Essayez donc encore une fois, voir !

## LA LAMPE MAUDITE

## ÉPISEME DE CASERNE

Chose étrange, depuis quinze jours environ, un sort semblait jeté sur le verre de la lampe chargée d'éclairer la chambrée de la 4e du 3.

Chaque soir, cinq ou dix minutes avant l'extinction des feux, on entendait un bruit sec : Clac ! et le verre tombait avec fracas sur la table.

Les premiers jours, on avait mis ça sur le compte de la malpropreté et de la négligence de l'homme de chambre.

Mais, par la suite, toutes précautions furent prises en vain.

On eut beau nettoyer le verre, baisser la mèche, caler la lampe, éviter les courants d'air, — il fut impossible d'éviter cette quotidienne catastrophe.

Cela commençait à devenir inquiétant.

Turlure, le tambour, lorsque arriva son tour de corvée, résolut, afin d'éclaircir ce mystère, de monter la garde jusqu'à dix heures auprès du maudit lumignon.

Turlure était un malin. Il était de la classe ; aussi prétendit-il que la lampe ne la lui ferait pas, à lui !

Donc, dès l'appel, il s'assit en armes à l'entrée de la chambre, déclarant hautement que si le verre flanchait ce coup-là, il paierait la goutte le lendemain à toute son escouade.

Vaisseron, le caporal de chambrée, qui avait la pittoresque manie de se promener en chemise et de donner des coups de pied bas dans l'espace, afin de faire claquer ses cuisses l'une contre l'autre (et il était de première force à ce jeu), le caporal Vaisseron paria un litre que le verre péterait, et le conditionnel Charvet, dont le père était banquier, jura de régaler toute la compagnie, si rien d'anormal ne se produisait.

Tout alla bien jusqu'à dix heures moins le quart, et Turlure commençait à faire terriblement le malin, lorsque, soudain, au moment où il s'appretait à prendre un bout de biscuit sur la planche, le verre roula en miettes à ses pieds.

Ce fut un chambard effroyable. Des cris de coq et des hurlements de toute nature retentirent aussitôt d'un bout à l'autre de la chambre, et Vaisseron voulut aller boire de suite le litre qu'il avait gagné.

Et, séance tenante, il descendit à la cantine, suivi de quelques autres joyeux drilles, — après s'être fait remettre 20 centimes par Turlure, pour achat d'un verre neuf.

Il avait pris l'habitude de percevoir ainsi ses quatre sous tous les soirs pour le verre du lendemain, et, parfois même, pour plaisanter, il faisait payer d'avance.

...Le lendemain, la corvée de chambre échet au moniteur d'escrime Ventrepotte.

Ventrepotte était le type du soldat modèle. Depuis quatre ans qu'il était au régiment, il n'avait pas eu un seul jour de consigne. Ses pantalons de treillis étaient éblouissants, son paquetage, un chef-d'œuvre d'équilibre et d'alignement.

Après l'appel, Ventrepotte se déshabilla.

— Eh ben quoi ? lui dit Vaisseron, tu n'surveillés point t'lampe, à c'soir ?

— J'm'en fous bien d'ta lampe.

— Eh ben ! mon vieux, t'as pas peur... et si ton verre pète ?

— Y pétera.

— Y pétera, et t'en auras pour quatre sous, mon colon !

— Quatre sous ? Et mon œil ! Si y a des pochetées pour payer les verres qui n'cassent point, c'est pas moi. J'passerai plutôt au con-

seil, mais j'payerai rien.

Là-dessus, après avoir soigneusement disposé son traversin, Ventrepotte se glissa dans son portefeuille...

...Mais comme le quart moins venait de sonner, un bruit de cristal se fit entendre : c'était le verre qui dégringolait.

— Quoi donc ! quoi donc ! qui qu'est de chambre là-dedans ? gueula aussitôt Vaisseron, feignant d'avoir oublié le nom de ce fonctionnaire. Allons ! l'homme de chambre, qui qu'est ? Faut-y deux jours pour l'éveiller ?

— Fais donc pas tant d'pétard, répondit Ventrepotte en descendant de son lit ; bougre de gourde ! tu sais bien qu'est moi.

— C'est toi ? Eh ben, mon salaud, aboute tes quatre ronds !

— Tu peux t'fouiller !

— J'peux m'fouiller ? Eh ben ! avec quoi que j'achèterai un verre demain, moi ? C'est-y avec ma trousse à boutons ?

— Ça n'me r'garde pas. J'suis gelé !

— En v'là-t-y un colon ! J'te dis qu'y m'faut mes quatre ronds !

— Et pis moi, j'te dis qu'tu n'les auras pas, tes quatre ronds. Si t'es malade, t'iras d'main à la visite ! Pour moi ! y a rien d'fait.

Ayant prononcé ces paroles définitives, Ventrepotte ramassa les morceaux de verre, souffla la lampe et revint tranquillement se coucher.

\* \* \*

Au réveil, le caporal Vaisseron fit encore quelques tentatives pour obtenir les quatre sous de Ventrepotte ; mais Ventrepotte fut sourd, — sourd jusqu'à la gauche.

On dut attendre la venue du capitaine pour régler l'affaire. Mais la chose promettait d'être dure, le capitaine ayant la toquade de l'ordinaire. Il avait fait précédemment une histoire de tous les diables à propos de trois malheureux sous de dégras qui avaient été consommés en un jour. Il prétendit que les hommes avaient mangé le dégras et consigna toute la compagnie.

Enfin le capitaine arriva.

## COMMENT ENLEVER UN AUDITOIRE



Regina. — Tu es allée à cette séance ? Et tu me dis que c'est le beau monsieur Citron qu'a fait le discours ! A-t-il enlevé son auditoire ?

Hélène. — Il aurait pu l'enlever facilement. Quand il a terminé, il n'y avait plus que moi dans la salle !

## L'ART DE COMPTER EN VOYAGE



Lui. — Angéline, y a-t-il le compte ? Il me semble qu'il en manque ?

Elle. — Mon Dieu, des enfants ?

Lui. — Non, des malles !

— Mon capitaine, fit Vaisseron, c'est le verre de lampe qu'est cassé.

— Comment, cassé ?

— Oui, mon capitaine.

— Et qu'est-ce qui l'a cassé ?

— Il s'est cassé tout seul, mon capitaine.

— Tout seul ! un verre qui se casse tout seul ! Appelez-moi l'homme de chambre.

Ventrepotte n'attendait que cet ordre ; il s'approcha aussitôt :

— C'est moi, mon capitaine.

— Ah ! c'est vous qui avez cassé le verre ?

— Non, mon capitaine, c'est moi qu'était d'chambre hier. Le verre y s'est cassé tout seul.

— Et vous voulez me faire gober ça, vous ? Un verre qui se casse tout seul ! Si vous n'étiez pas proposé pour le grade de soldat de première classe, je vous flanquerais quatre jours.

— Mais, mon capitaine, j'étais couché et le verre a tombé tout seul ; y a plus de quinze jours qu'y tombe tous les soirs. On a beau veiller, rien n'y fait.

— Qu'est-ce que vous me chantez ?

— Mon capitaine, dit Vaisseron, c'est vrai. Je n'sais pas c'qu'y a, mais depuis quasi quinze jours, le verre pète tous les soirs...

— Si on faisait attention, ça n'arriverait pas. Je devais vous consigner, vous le premier. Et qu'est-ce qui a payé les verres jusqu'ici ?

— L'homme de chambre, mon capitaine.

— Eh bien ! je ne connais qu'une chose, moi : l'homme de chambre est responsable, l'homme de chambre paiera. Je n'y vais pas par quatre chemins ! Vous pensez bien que je ne vais pas grever le budget de l'ordinaire en achetant des verres de lampe. On ne fait pas la soupe avec ça ! J'aime mieux faire payer les verres par les négligents que de voir les haricots faire l'école de natation dans les gamelles !

Après avoir fait comprendre à l'aide de cette joyeuse périphrase, que, si l'on disposait de l'argent de l'ordinaire pour acquérir des fournitures de lampisterie, la sauce du rafa finirait par s'éclaircir terriblement, le capitaine tourna le dos et s'en fut.

Ventrepotte ayant, à la suite de cela, refusé plus que jamais de payer le verre, le caporal dut vendre deux bons de tabac pour en acheter un...

...Mais il fut découvert plus tard que le mystérieux auteur de tant d'accidents n'était autre que moi.

Voici :

Mon lit était placé à un mètre environ de la table où l'on avait coutume de placer la lampe.

Or, chaque soir, en me couchant, j'avais soin de mettre sous mon lit mon quart plein d'eau. Je laissais pendre mon bras au dehors, et lorsque l'heure de l'extinction approchait, je trempais ma main dans l'eau, et, d'une solide pichenette, j'aspergeais la lampe tout en ronflant furieusement.

L'expérience m'a prouvé que ce procédé est excellent pour casser les verres. De plus, c'est une distraction qui ne manque pas de charme, — et, mon Dieu, on en a si peu au régiment !

GEORGE AURIOL.

(Le Chat Noir).

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE V

(Suite)

Sans doute, dans ce jour de bonheur, Germaine ne lui donnerait pas une pensée... puis, elle était si misérablement vêtue... Elle ferait rougir l'élégante jeune fille.

Déjà le landeau s'était approché ; le valet de pied attendait immobile à la portière ; Mme de Guérande étalait ses dentelles sur les coussins damassés. Germaine allait prendre place tout près de sa mère, lorsque soudain son œil limpide rencontra l'ardent regard qui l'adorait, et d'un bond elle eut rejoint Sûzel.

Oh ! non, elle ne rougissait pas du modeste costume de son humble amie, de la robe fanée, du large nœud d'Alsace, dont le ruban noir était flétri par un long usage. Sûzel était pour la première communiante l'âme que l'on veut sauver, et Dieu sait de quel amour un cœur d'apôtre, si jeune que soit ce cœur, enveloppe la brebis revenue au berceau.

—Sûzel, disait Mlle de Guérande, embrassez-moi comme si j'étais votre petite fille. Ne pleurez pas, Sûzel.

Non les larmes ne coulaient plus ; son cœur débordait de joie, au contraire, tandis que la fillette pressait de ses doigts effilés sa main hâlée. Non, elle ne pleurait plus ; mais doucement elle serrait Germaine dans ses bras, ne pouvant elle que balbutier :

—Mon cher ange !... ma mignonne !... mon trésor !

## CHAPITRE VI

Mme de Réchan, aussi intéressé que Gaston par le touchant récit, demeurait sous le charme de cette voix harmonieuse de miss Mac-Bayle. Il écoutait cette parole qui, non sans émotion, non sans éloquence parfois, disait l'ardent amour de Sûzel. Il admirait aussi l'exquise beauté de la jeune fille. Elle venait de déposer sur le sable son chapeau aux longues plumes, et ses cheveux d'or roulés en torsades sur le sommet de la tête laissaient voir son cou d'une blancheur rosée. Légèrement penchée en avant, Margaret s'éventait avec une feuille de fougère, lorsque, soudain, son visage ému reprit son expression railleuse, et du doigt pointant deux silhouettes, l'une large, l'autre longue :

—O ciel ! voilà encore nos deux baronnets, s'écria-t-elle impétueusement. Ils s'approchent... Comment donc les éloigner de nouveau ! car ils ne sont pas dignes d'entendre l'histoire de Germaine... Oh ! les cupides ! si vous saviez combien leurs conseils ont été perfides ; avec quelle adresse ils ont agi sur l'esprit de mon père lorsque je voulais refuser cette fortune de Germaine, dont j'ai dû hériter !

Et riant d'un beau rire :

—Attendez, une idée me passe par l'esprit ; nous allons être délivrés de mes trop galants cousins.

Tous deux, côte à côte, s'avançaient en faisant un monologue... mental toutefois.

—La belle cousine ! pensait le pâle Philip. Qu'elle est ravissante avec un double million dans chaque main ! Dès aujourd'hui je m'inscris inamovible sur la liste des prétendants... Hurrah pour l'arbalète, pour le croquet, pour le lawntennis ! Désormais miss Margaret ne fera plus un pas sans que ses beaux yeux ne me distinguent dans son escorte.

Et cherchant un commencement de sonnet, il murmura :

Quand la brise légère  
Voltige sur vos blonds cheveux.

—La fortune est splendide, songeait aussi le rouge et gros Arthur. Que de pointers je pourrais ajouter dans mon chenil, et de chevaux de race dans mes écuries !

Ils avançaient toujours, resserrant, comme des oiseaux de proie, les cercles qu'ils décrivait autour de l'héritière.

Bientôt Mac-Bury, une églantine en main, fut près de Margaret, et trouvant l'instant favorable pour lancer un quatrain, laborieusement enfanté, il commença en plissant ses lèvres en cœur, et en jetant sur le poète Lyndall un regard de triomphe :

Petite rose sauvage  
Grandie sur le rivage,

En vain tu étaleras tes pétales au soleil,  
Jamais tu n'égaleras la beauté de Mac-Bayle.

Margaret éclata de rire.

—Adorable ! adorable ! mon cher ; quelle exquise poésie ! Comme c'est joli ! Comme c'est nouveau ! Quelle richesse de rime !... Mac-Bayle, soleil... Byron n'eut pas mieux fait. Un pas encore et vous égalerez Lyndall. Hélas ! que n'avez-vous son physique éthéré !

Et sir Arthur, fort choqué de cette allusion à sa large peronne :

—Oh ! ma cousine...

—Oh ! mon cousin ; soyez tranquille, nous y apporterons remède. Inscrivez sur vos tablettes : *Valseur attiré de miss Mac-Bayle pour toute la saison*. Et je vous prévient, je valserai à Londres, à Paris, à Nice. Au printemps j'aurai accompli un miracle... Et quel miracle !... Arthur devenu un sylphe !...

Mac-Bury se sentit frissonner jusque dans la moelle des os.

Valser dans toutes les capitales de l'Europe ! Et que serait le sort de son teint fleuri, de son bel enbonpoint ? La chasse de cette héritière devenait vraiment d'une fatigue !

Il eût été plus aisé de traquer le sanglier dans sa forêt de Mac-Bury ; mais, résolu à demeurer ferme sur la brèche, dût-il jaunir comme l'oiseau des Canaries, et maigrir à l'instar de don Quichotte poursuivant l'idéal, il prit gravement le crayon d'argent de son carnet, et sur une feuille blanche il inscrivit résolument :

"Valse de l'hiver. Miss Mac-Bayle, partout et toujours."

—Eh bien, cousin, fit la malicieuse Ecosaise, en surprenant un léger pli sur les lèvres de sir Arthur, souffririez-vous déjà d'un rhumatisme, et craindriez-vous de manquer à votre engagement ?

Et Philip voulant à son tour placer un mot :

—Ah ! deur Margaret, valser en soutenant votre taille légère, c'est l'Éden !...

—Oui, très cher, interrompit l'Ecosaise, en balançant la rose que, si galamment, venait de lui offrir sir Arthur ; oui, on le sait, vous êtes un poète ; votre âme est une âme ailée. Comme moi vous concevez la tendresse dans tout ce qu'elle a d'éthéré. Le sublime, n'est-ce pas, c'est le cœur et la chaumière. Qu'importe la fortune quand on aime ? Ne suffit-il pas, pour vivre, du parfum des roses ? et quel château vaudrait pour abri la hutte des roseaux perdue dans la montagne ?

En parlant ainsi, Margaret regardait le pâle Philip avec une souveraine impertinence. Le baronnet sentait la rage l'étreindre. Il comprenait le persiflage ; mais il n'en restait pas moins à demi-incliné devant sa cousine, le regard langoureux et les lèvres souriantes.

—Et, tenez, s'écria soudain Margaret, voyant que ses attaques étaient inutiles, et qu'elles ne parviendraient pas à faire fuir ses obstinés adorateurs ; tenez, secourables baronnets, n'apercevez-vous pas lord Mac-Bayle en détresse ? Retournez donc près de lui. Allez, courez, volez à son secours. Vous ne sauriez être trop galants avec le père pour complaire à la fille.

D'un mouvement de l'églantine, donnée par sir Arthur, elle montrait le passionné pêcheur, qui, la tête tremblante, les joues gonflées, maniait avec ardeur le tourniquet de sa ligne, croyant à la capture d'un saumon, quand, hélas ! une racine perdue au fond de l'eau faisait seule ployer la gaule.

Les baronnets, furieux, mais toujours obéissants, s'inclinèrent devant l'ordre de leur joli mais fort impoli tyran, et vite ils accoururent, et vite ils s'envolèrent à l'aide de lord Mac-Bayle.

—Bon ! les voilà partis ! fit Margaret en éclatant de rire.

Et, malicieusement, elle regardait Philip, qui essayait en vain de dégager la ligne, et Arthur qui, péniblement agenouillé, penché jusqu'à terre, cherchait avec le plus grand soin une mouche artificielle perdue dans les roseaux.

Une exclamation gutturale de mistress Morridge interrompit le rire perlé de l'Ecosaise.

La digne et correcte Barbara était fort choquée de la gaieté de son élève, et, abandonnant, pour un instant, la lecture de son *Magazine* :

—Oh ! dit elle, avec un inimitable accent tout à la fois de respect et de reproche, oh ! Margaret, il était mal à vos d'être si sévère pour ces gentlemen. Il était bien naturel, ils étaient anxieux après votre beautiful fortissime ! Une great confort est toujours bôcoup nécessaire à la félicité.

Miss Mac-Bayle arqua ses fins sourcils, et répondit sèchement :

—Ce n'est pas mon avis, Morridge.

Puis, avec un élan soudain :

—Maintenant, revenons à Germaine, à ma chère Germaine, qui, à cet égard, pense tout comme moi. Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, mon amie est la générosité incarnée, le désintéressement absolu. Du reste vous allez en juger... Mais où donc en étais-je de mon récit ?

Et Gaston, qui avait frémi d'impatience durant tout le long colloque avec les cousins d'Ecosse ; Gaston, qui attendait ému, anxieux, le cœur palpitant, Gaston s'écria d'une voix altérée :

—Mais vous étiez au récit de la première communion, lorsque Mlle de Guérande, devant tous, embrassait la pauvre Sûzel... Et depuis... depuis, qu'est-il donc arrivé ? Comment votre amie connut-elle la triste vérité ?...

Les yeux parlants du jeune enseigne interrogeaient, imploraient, et si miss Mac-Bayle n'avait pas été entièrement dominée par la pensée de son amie, facilement elle eût deviné le secret du marquis.

—Comment Germaine découvrit la cruelle vérité ? répondit-elle ; vous allez bientôt l'apprendre.

Et tandis que, la voix attendrie, elle reprenait son récit, mais récit abrégé de la vie de Germaine, continuons encore à la raconter, cette vie, dans tous ces détails.

Les années avaient succédé aux années, n'apportant pas de notables changements dans les habitudes de la famille de Guérande. Toujours de longs voyages durant les brûlants étés ; toujours les doux hivers passés régulièrement à la villa des Myrtes.

Germaine était devenue une belle jeune

filles ; son éducation était accomplie, et comme peintre son talent était réel. Elle aimait ses pinceaux de passion. De sa vie elle avait fait deux parts : l'une consacrée au travail, l'autre à Mme de Guérande, dont la santé, de plus en plus chancelante, inspirait de vives inquiétudes, même à son mari, qui toujours, hélas ! était insoucieux et frivole.

Parfois, lorsqu'il songeait à la pâleur de sa femme, il frissonnait. Il croyait voir la villa close et silencieuse et, dans le lit aux riches tentures, une forme rigide, dont le visage était effrayant d'immobilité. C'était comme un horrible rêve qui trop souvent le hantait.

Alors, pour obtenir l'évanouissement de la funèbre vision, M. de Guérande entra dans les cafés maures, maniait les cartes ou prenait des sorbets, en écoutant les voix gutturales des chanteuses arabes, s'accompagnant de la bourdonnante guzla.

Et si le cauchemar le poursuivait encore, il organisait quelque partie bruyante.

Cette pensée de mort était sans doute un avertissement : mais qui était menacé ? L'homme plein de vie ou celle qui, depuis tant d'années, souffrait et languissait ? La mort a d'impénétrables mystères.

Le jour s'assombrissait à la villa des Myrtes, et ce soir-là, par le store relevé, Mme de Guérande regardait le crépuscule d'Orient avec ses teintes irisées et fugitives. Sous les flammes du couchant, la fontaine du patio semblait de marbre rose, et le filet d'eau, en tombant dans la vasque, se transformait en liquide de feu. Germaine cueillait quelques fleurs dans le parterre : ces roses de l'Orient si fraîches, si parfumées ; ces beaux héliotropes, à l'odeur de vanille ; ces blancs jasmains à la senteur si pénétrante.

Peu à peu la couleur du rubis s'éteignait au ciel, passant à la mélancolie des teintes violacées. Le salon avec son divan circulaire, ses tapis de Smyrne et ses bouquets de plumes d'autruche, se noyait dans un flot d'ombre.

M. de Guérande, nonchalamment étendu sur une automane capitonnée, ferma brusquement un roman en vogue, qu'il tenait à la main ; puis avec un formidable bâillement :

— Usée jusqu'à la corde cette littérature ! Toujours du vieux remis à neuf !

Maussade, ce blasé vint s'accouder à la balustrade de la terrasse, et envoya vers les nues la fumée de son cigare.

Son œil suivait la légère spirale, et dans ces flocons bleuâtres se déroulaient des visions de brillants soupers, où le champagne coulait mousseux et doré dans les coupes de cristal. Il voyait encore des luttes acharnées entre des joueurs d'écarté ou de baccara, et il oubliait ainsi sa femme presque mourante à deux pas de lui. Il souriait, l'esprit très excité.

Et, tout à coup, surgit encore la vision de la morte rigide et glacée. La main de M. de Guérande se prit à trembler ; et, jetant avec colère son cigare inachevé :

— Allons donc, murmura-t-il, quel est ce fantôme qui me poursuit ? Que veut-il me dire ? que vient-il me reprocher ?

Devant sa femme, la tête penchée, languie dans sa pose, si triste dans l'expression de son regard, il comprenait ses torts ; mais, trop orgueilleux pour les avouer, même en son fort intérieur, il continuait son monologue mental.

— Eh ! grand Dieu ! pensait-il, pouvais-je me contenter de la vie paisible ? D'un rêve d'un bonheur modeste ; une femme travaillant sous la lampe, une giroflée sur la fenêtre : celui-là, c'est le passereau des gouttières... mais cet autre, c'est l'aigle qui regarde en face la tempête, et veut des espaces infinis.

Il alluma un nouveau cigare, en tira quelques bouffées, et reprit :

— Que peut-on me reprocher ?... Oui, je le répète encore : devais-je m'enchaîner au foyer, rester toujours près de cette pauvre Mathilde, bonne sans doute, mais si tristement languissante ! Sa mélancolie pouvait-elle s'accorder avec ma gaieté ? Mais que n'ai-je fait pour embellir ses jours ? Ne lui ai-je pas donné toutes les illusions de la maternité ? Qu'ai-je épargné pour obtenir le silence ?... Le renvoi de tous mes vieux serviteurs... et la patrie abandonnée... Que de fois n'ai-je pas regretté Paris, ses boulevards et ses clubs... Mais avant tout je voulais le repos de cette chère comtesse...

Il fit quelques pas sur la terrasse, caressant avec grâce sa moustache passée à une teinte couleur d'ébène ; puis, de la comtesse, sa pensée se reportant sur Germaine :

— Germaine... pauvre fille ! Mais c'est qu'elle est charmante ! Elle nous aime véritablement. Moi-même, je me sens parfois troublé devant son regard, et quand elle me dit : Mon père, je suis presque tenté de répondre : Ma fille ! Est-ce insensé ?... Allons, je ferai quelque chose pour cette enfant. Je ne l'oublierai pas dans mes dispositions dernières ; et si la totalité de mes biens ne lui est pas léguée, du moins j'assurerai son avenir large et facile... mais plus tard, plus tard. Une pièce écrite pourrait enlever à cette chère Mathilde toutes ses illusions. Sa vie, hélas ! désormais sera si courte !...

Désirant sans doute se consoler de cette noire perspective d'un prochain veuvage, il se tourna vers Mme de Guérande :

— Pour demain, chère amie, les membres du Cercle ont organisé une partie splendide. Nous irons en barque visiter le palais mauresque d'un vieil émir. Cette fête aura un cachet tout oriental... Viendras-tu, Germaine ?

La jeune fille, qui, depuis un instant, avait quitté le patio, regarda sa mère, et la voyant pâle, oppressée :

— Si vous me le permettez, mon père, répondit-elle, je resterai à la villa.

— A ta guise, ma chère, répliqua avec un peu d'humeur M. de Guérande, tandis que dans l'ombre la comtesse serrait avec force la main de sa fille.

Le lendemain, en effet, comme l'avait annoncé le comte Maxime, tout un groupe d'élégants s'embarquèrent dans un yacht aux voiles étendues. Les femmes, en toilettes claires, s'abritaient sous des ombrelles multicolores. Les hommes, gantés de frais, le sourire aux lèvres, leur tournaient des compliments d'usage. On se réjouissait.

Le yacht glissait, gracieux et coquet, sur la rade. On admirait Alger se perdre dans les lointains, et prendre, peu à peu, la forme d'un amphithéâtre surmonté de la blanche casbah. Le soleil matinal faisait étinceler les logettes des minarets sous ses rayons obliques. De la terre, surechauffée la veille, se levaient de tièdes vapeurs que la brise portait aux passagers en bouffées odorantes. Les voiles s'enflaient entraînant le yacht, et des rires joyeux annonçaient que tous portaient insouciant, heureux, aimant la vie.

Accoudée sur la balustrade de la terrasse, le bras appuyé sur l'épaule de Germaine, Mme de Guérande regardait le navire s'éloigner, disparaître... Et son cœur se serrait étrangement.

Était-ce pressentiment ? mais l'existence lui paraissait fragile, incertaine.

Son mari avait trop souvent, hélas ! versé dans son cœur un océan d'amertume ; néanmoins elle l'aimait toujours.

Pour quelle raison divine les anges sont-ils les gardiens des pêcheurs ? A l'affection

fidèle vouée par Mme de Guérande à cet inconstant, à ce frivole, à ce sceptique, se mêlait une indicible pitié. Cette femme intelligente habitait les sommets, et quand elle voyait cette âme trop chère se perdre dans les détours de la vallée, elle soupirait en joignant les mains.

Que de fois, avec Germaine, elle avait prié et pleuré en songeant à la vie inutile de son mari !

Passer la nuit à manier des cartes ; le jour, atteler des chevaux ; le soir, retourner au cercle : voilà pourtant les œuvres uniques de cet homme dont les cheveux grisonnaient.

Le yacht glissait toujours ; on approchait du but. Le palais mauresque de l'émir apparaissait baigné dans un nuage d'or. On accosta. Les visiteurs furent reçus avec courtoisie. La journée s'écoula en fêtes et en plaisirs. Il y eut des fantasias interminables, des dances au son du tambourin et, à la nuit tombante, les joyeux compagnons reprurent la route bergante et perfide.

Toutes les têtes étaient chaudes, les cerveaux surexcités ; les marins eux-mêmes, ayant visité les cuisines de l'émir, manœuvraient sans le moindre ensemble. Le yacht, affolé comme ses passagers, glissait avec peine sur les vagues. Il louvoyait, s'arrêtait et repartait avec la rapidité d'une flèche pour s'arrêter encore. Le jour baissait, et bientôt des flots d'ombre envahirent la rade... Au loin, un navire avançait rapidement, toutes voiles dehors. Il ressemblait à un géant, comparé au yacht fragile. Il allait droit devant lui, emporté par son élan, droit comme marche la fatalité.

Et, tout à coup, ce fut un choc horrible ; puis un cri, un seul cri, un cri immense.

Le yacht était brisé en mille pièces ; débris flottants au milieu desquels on apercevait des bras tendus, des mains qui se crispaient, des regards éperdus d'épouvante.

— Ah ! pitié ! pitié ! Que le Seigneur fasse paix à tous ces malheureux qui sombrent !

Lorsque l'équipage put arrêter le navire dans son élan, abaisser les voiles, organiser les secours, la mort était venue, mettant en présence de leur Juge presque tous ces amis de plaisir.

Trois jours après, la mort rendit au rivage le corps de M. de Guérande. Il vint échouer comme une épave, près de la villa des Myrtes, et quand sa femme et sa fille contemplèrent le visage autrefois si beau, et maintenant boursoufflé, décomposé, hideux, Mme de Guérande s'affaissa sur le sable sans pousser un cri.

Perdre celui auquel on a conservé sa vie, quelle douleur ! mais le perdre en sentant l'abîme se creuser entre deux êtres qui eussent dû être unis pour le temps et l'éternité ! se dire : Le pont est brisé, et désormais nos deux âmes vont errer, chacune sur un différent rivage !... cette pensée est bien faite pour amener le désespoir.

Malgré la tendresse de Germaine, malgré ses soins attentifs, Mme de Guérande déclina de jour en jour.

Pauvre femme ! elle avait vécu sans une plainte, en volant sa blessure ; mais ses forces s'étaient épuisées dans ce martyre, et peu de semaines après le naufrage du yacht, les persiennes de la villa demeurèrent fermées, la maison se tendit de noir.

Doucement, sans secousse, au milieu même de son sommeil, Mme de Guérande venait de passer de la vie à la mort, de la terre au ciel. Quand vint le prêtre, il ne put bénir qu'un corps inanimé.

Germaine pleurait à sanglots devant le lit de sa mère. Elle regardait cette belle tête paisible aux paupières baissées, aux lèvres sérieuses, qui jamais plus ne s'ouvriraient

pour lui dire une parole de tendresse; ces mains glacées où s'enroulait un rosaire, et qui, jamais plus, ne se poseraient sur son front pour la bénir.

Par les lames d'une persienne, un rayon de soleil venant du ciel au lit de la morte, semblait être le chemin de lumière qu'avait, au départ, suivi l'âme de la comtesse. Mais, dans le paroxysme de sa douleur, Mlle de Guérande ne songeait encore à rien de ce qui peut consoler.

Sa poitrine se soulevait convulsivement.

Pauvre Germaine! c'était ses premières larmes, le premier déchirement de son être.

Plus loin, Stûzel, venue pour veiller la morte, regardait sa fille avec amertume.

Comme l'étrangère était aimée!... Puis, à petits pas, elle quitta le fauteuil où elle avait passé la nuit, près de la couche funèbre, et timidement, prenant la main de Germaine, elle y appuya longuement ses lèvres.

Au contact de cette caresse les sanglots de la jeune fille redoublèrent, et entourant l'Alsacienne de ses deux bras:

--Si vous saviez, murmura-t-elle, si vous saviez, je souffre tant!... J'ai tout perdu! J'ai perdu celle qui m'aime le plus au monde... Je n'ai plus de mère, ma pauvre Stûzel, je n'ai plus de mère!...

Stûzel la serrait avec violence contre sa poitrine; de grosses larmes roulaient sur sa joue.

--Vous n'avez plus de mère!... fit-elle avec une expression de voix déchirante.

Cet accent si navrant et si doux fit tressaillir Germaine. Ses yeux baissés se relevèrent sur ceux de son humble amie, et bien souvent depuis, dans son souvenir, elle revit la douleur de ce regard; elle entendit la voix déchirante répéter:

--Vous n'avez plus de mère!...

Mais, ce jour-là, toute à son angoisse, elle ne comprit en rien la signification de ce cri d'agonie. Toutes ses pensées étaient à la morte. Elle ne la quitta pas durant les dernières heures passées à la villa, elle l'accompagna fidèlement et sans faiblir au lieu du repos; elle lui dit sur la tombe fraîche ouverte, non pas adieu, mais au revoir! Puis, épuisée, chancelante, éperdue, demandant à Dieu de mourir aussi, elle rentra seule, toute seule, dans la villa déserte.

Peu de jours après, vint ce triste devoir, pour ceux que la souffrance a réellement atteints: le règlement des affaires.

Nul ne contestait les droits de Mlle de Guérande, récemment devenue majeure, à l'héritage paternel; mais, pour le lui assurer, la loi réclamait diverses formalités, et le notaire venait d'annoncer sa visite à l'orpheline.

Alors elle désira soustraire à son regard investigateur les douloureux secrets de sa famille. Au milieu des titres de propriétés, des beaux de fermes, des actions et des obligations de toutes sortes, se trouvaient plusieurs lettres de la comtesse, adressées à M. de Guérande.

Enfoncée dans le fauteuil qu'autrefois occupait sa mère, la tête inclinée, Germaine, pensive et silencieuse, tout en relisant ces missives, songeait au passé.

--Je veux, se dit-elle enfin, brûler tous ces témoins des jours écoulés. Que tous ignorent les fautes de mon père... Maman, j'en suis sûre, désire que l'oubli se fasse sur ses douleurs anciennes... Elle a pardonné.

Et, mettant de côté une liasse de billets jaunies, elle résolut de les jeter à la flamme.

Venant alors aux papiers d'affaires, elle voulut aussi se rendre un compte exacte de sa fortune, non dans une pensée intéressée, Dieu sait quelle était sa générosité; mais plus elle serait riche, plus ses aumônes pour-

raient être magnifiques. Puis encore, son père et sa mère étaient morts si rapidement tous deux!

Cette mort soudaine les avait empêchés de prendre des dernières dispositions, et Germaine voulait se faire l'interprète de leurs désirs: léguer quelques rentes viagères à de vieux serviteurs; adresser de pieux souvenirs aux amis de sa mère. Elle feuilletait donc les papiers restés inexploités, et s'efforçait de comprendre cette langue, un peu mystérieuse, des hommes de loi.

Elle n'en pouvait douter; du reste, depuis longtemps elle l'avait pressenti, toute la fortune du comte de Guérande s'était engloutie dans de folles spéculations. Le malheureux s'était efforcé de combler, par des placements hasardeux, les brèches que ses passions avaient faites à son patrimoine, et ces capitaux, placés sans tact, sans lucidité, avaient été la proie de fripons habiles.

Mais si, du côté paternel, la ruine était complète, du moins la fortune de Mme de Guérande, sauvegardée par une séparation de biens, demeurait intacte, considérable.

Germaine serait riche encore, bien trop riche même relativement à la simplicité de ses goûts, mais elle saurait noblement employer son patrimoine, en faisant autour d'elle bien des heureux.

Ayant trouvé les renseignements désirés, elle allait jeter à la flamme les papiers inutiles, lorsque ses yeux tombèrent sur une dernière enveloppe. Aussitôt elle reconnut l'écriture du médecin de sa famille, le docteur Lauthier. Elle aimait cet ami, dont, tant de fois, les lettres avaient consolé Mme de Guérande, et dont la science avait retardé pour l'agonisante l'arrivée de la mort.

Germaine ouvrit donc la lettre. Elle était adressée au comte de Guérande. Mais, dès les premières lignes, elle redressa la tête, et demeura tremblante, l'œil agrandi par l'étonnement, par l'épouvante.

Quel mystère venait-elle de découvrir?... C'était horrible, horrible!...

--Non, c'est un cauchemar, dit Germaine; j'ai mal lu.

(A suivre)

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal*

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

**20,560 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 31 AOUT.

Après-midi et soirée.

La fameuse Compagnie de variétés de :

## TONY PASTOR

Cette troupe composée d'artistes européens et américains, n'a pas de rivale. Chanteurs, danseurs, gymnastes, comédiens, rien n'est épargné pour donner un spectacle parfait.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

CRUSKHEEN LAWN.

## "LE MONDE"

LE GRAND JOURNAL A NOUVELLES ET AUX BEAUX FEUILLETONS

*Le plus ancien à Montréal des journaux français du soir*

Est en vente dans tous les dépôts de journaux de Montréal et des alentours, au prix ordinaire de

**UN CENTIN LE NUMERO**

## AVIS

Demandez LE MONDE au dépôt le plus rapproché de chez vous, et si vous ne le trouvez pas FAITES-NOUS LE SAVOIR!

No. 1650 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle - 46 pages, 3 fr. par an. - Poésies, nouvelles, chroniques, etc. - Ecrite à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT. Sommaire du No. 61 - Mois de Juillet 1891.

SOMMAIRE. - Avis divers. *La Sarcelle Littéraire*: Nécrologie de *La Lyre Universelle*. - La France et le monde littéraires: Le Centenaire de Lamartine par M. Jules Canton (suite). - Avril, poésie par A. Eschenauer, président du *Salon*. - Lamartine au Collège de France (suite). - Conférence faite à la 3<sup>ème</sup> séance du *Salon*, par le Docteur Berillon, professeur à l'École de Médecine, sur l'Hypnotisme au point de vue philosophique. - La Dyptia-Coloris et le travail chez soi. - Le Trimestre littéraire par Louis d'Aiglemont (suite). - L'Œuvre Lamartinienne de M. Jules Canton et la presse. - *Leurs Filles*, comédie en deux actes et en prose de M. P. Wolff, jouée au Théâtre-Libre. - A. M. G. et Henriette Weil. - La Salle des Capucines.

# DYSPEPSINE

LE  
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

## DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

LE MUSEE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Août 1891: *Les galtes du mois*, par Willy. — *Le Saoul et l'Arcueil*, par Riquart-Villeneuve. — *La Vallée de Josaphat*, par G. R. — *Les dix doigts de Jean Radhe*, par Sixte Delorme. — *Comédie et Divertissement à Trianon*, par Augé de Lassus. — *La Mort de Galba*, par P. Antonini. — *Les Espérances*, par Anaïs Segalas. — *Le Mal du Pays*, par M. de Morel. — *Sans lui*, par Louise Mussy. — *Moscou*, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par H. Woods, Albert Guillaume, J. Wagnez, A. Gaillard, Fillard, etc. et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Départements, 12 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

“LA NOUVEAUTÉ”

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vorneuil

MONTRÉAL, Poirier, Bessette & Neville,

516 RUE CRAIG.

“LE SAMEDI” est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,  
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)  
MONTRÉAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** — Sommaire de la 95e livraison (18 Août 1891). — TEXTE: Une poursuite par Mme de Nanteuil. Les Jumeaux de la Bourraque, par H. Meyer. Au cabestan, par Mme Gustave Demoulin. Les traits de civilité puérile et honnête, par L. Desplaces. Les arazzi, par Mlle Barbé. Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de A. Paris, Hildebrand, Tofani, etc.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTRÉAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.  
Joliette, P. Q., Canada.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce?

Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,450 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.